

L'UNESCO :
SES BUTS
ET SA PHILOSOPHIE

par

JULIAN HUXLEY

COMMISSION PREPARATOIRE
DE L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES
POUR L'ÉDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE

1946

341.161001
1917



PRINTED IN GREAT BRITAIN BY
THE FREDERICK PRINTING CO., LTD.,
23, LEONARD STREET, LONDON, E.C.2.

CHAPITRE I

L'UNESCO—SES BUTS
ET SA PHILOSOPHIE

L'UNESCO - SES BUTS ET SA PHILOSOPHIE

1. BUTS ASSIGNES A L'UNESCO

L'Unesco—Organisation des Nations Unies pour l'Education, la Science et la Culture—a, comme on peut le voir d'après son titre même, deux grands buts à poursuivre. Tout d'abord, c'est une organisation internationale qui doit servir les fins et les buts des Nations Unies, ce qui, en définitive, revient à servir les intérêts du monde et de l'humanité tout entière. Ensuite, l'Unesco doit encourager et faire progresser l'éducation, la science et la culture sous tous leurs aspects et dans l'acception la plus large de ces termes.

Ces buts se trouvent définis de manière plus complète dans la Convention de l'Unesco, dont le préambule commence par ces nobles paroles de Mr. Attlee : “les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix” ; on insiste ensuite dans ce préambule sur les dangers de l'ignorance—“l'incompréhension mutuelle des peuples a toujours été, au cours de l'histoire, à l'origine de la suspicision et de la méfiance entre nations, par où leurs désaccords ont trop souvent dégénéré en guerre,” puis on y fait remarquer que la dernière guerre a été rendue possible par le reniement de certains principes fondamentaux, de “l'idéal démocratique de dignité, d'égalité et de respect de la personne humaine,” et par la substitution à ces principes du “dogme de l'inégalité des races et des hommes.”

En partant de ces prémisses, on émet ensuite l'idée que “la dignité de l'homme exigeant la diffusion de la culture et l'éducation de tous en vue de la justice, de la liberté et de la paix, il y a là, pour toutes les nations, des devoirs sacrés à remplir dans un esprit de mutuelle assistance,” et on en arrive à la conclusion remarquable, jamais formulée auparavant dans aucun document officiel, qu'une paix “fondée sur les seuls accords économiques et politiques des gouvernements” ne saurait donner satisfaction, puisqu'elle ne pourrait “entraîner l'adhésion unanime, durable et sincère des peuples” et que “par conséquent, cette paix doit être établie sur le fondement de la solidarité intellectuelle et morale de l'humanité.” Pour finir, les Etats signataires de cette Convention affirment leur confiance en une politique consistant à assurer “à tous le plein et égal accès à l'éducation, la libre poursuite de la vérité objective et le libre échange des idées et des connaissances.” Ils se déclarent d'accord pour “développer” et pour “multiplier les relations entre leurs peuples, en vue de se mieux comprendre et d'acquérir une connaissance plus précise et plus vraie de leurs coutumes respectives,” et ils déclarent créer “par les présentes l'Organisation des Nations Unies pour l'Education, la Science et la Culture” dont

le but est alors nettement défini comme devant consister à “atteindre graduellement, par la coopération des nations du monde dans les domaines de l'éducation, de la science et de la culture, les buts de paix internationale et de prospérité commune de l'humanité en vue desquels l'Organisation des Nations Unies a été constituée, et que sa Charte proclame.”

Dans l'article I de la Convention, les méthodes à employer pour atteindre ces buts se trouvent définies dans leurs grandes lignes et font l'objet de trois paragraphes.

En tout premier lieu, il est question de la tâche qui incombe à l'Unesco de favoriser “la connaissance et la compréhension mutuelle des nations en prêtant son concours aux organes d'information des masses” et d'obtenir les accords internationaux “qu'elle juge utiles pour faciliter la libre circulation des idées, par le mot et par l'image.”

Il est ensuite fait mention d'une “impulsion vigoureuse” à imprimer “à l'éducation populaire et à la diffusion de la culture. Dans ce paragraphe se trouve affirmé “l'idéal d'une chance égale d'éducation pour tous, sans distinction de race, de sexe ni d'aucune condition économique ou sociale”; il y est fait spécialement mention parmi les tâches à accomplir de celle qui consiste à suggérer “des méthodes d'éducation convenables pour préparer les enfants du monde entier aux responsabilités de l'homme libre.”

Le troisième paragraphe enfin embrasse un très vaste domaine, celui de l'aide “au maintien, à l'avancement et à la diffusion du savoir.” Les méthodes préconisées sont d'abord “la conservation et la protection du patrimoine universel de livres, d'oeuvres d'art et d'autres monuments d'intérêt historique ou scientifique”; ensuite “la coopération entre nations dans toutes les branches de l'activité intellectuelle,” cette coopération impliquant “l'échange international de représentants de l'éducation, de la science et de la culture,” ainsi que celui “de publications, d'oeuvres d'art, de matériel de laboratoire et de toute documentation utile,” enfin la mise au point de “méthodes de coopération internationale” destinées à faciliter “l'accès de tous les peuples à ce que chacun d'eux publie.”

Ces déclarations d'ordre général ont besoin d'être précisées et parfois expliquées. Rien ne dit par exemple si la coopération entre les nations dans le domaine des activités intellectuelles devra aller jusqu'à l'établissement, sous l'égide de l'Unesco, d'institutions de recherche ou autres, présentant un caractère vraiment international ; et la Convention n'insiste peut-être pas suffisamment, en regard des activités intellectuelles, sur les activités artistiques ; elle parle trop peu, à côté de la conservation du patrimoine littéraire et artistique, de la production d'oeuvres nouvelles. Mais il est évident que les questions de ce genre se résoudreont d'elles-mêmes petit à petit et que les détails se préciseront lorsque l'Unesco se trouvera aux prises avec des tâches concrètes.

2. NECESSITE D'UNE PHILOSOPHIE POUR L'UNESCO

Mais, pour mener à bien sa tâche, il ne suffit pas à une organisation telle que l'Unesco d'avoir des buts et des objectifs bien définis. Son action présuppose une philosophie, une hypothèse de travail qui tende à expliquer les buts et les fins de l'existence humaine et qui puisse dicter, ou tout au moins suggérer une prise de position devant les différents problèmes. Si elle ne possède pas une conception philosophique de ce genre, qui lui permette d'envisager les choses sous un angle unique, l'Unesco risquera de prendre des mesures fragmentaires, ou même contradictoires ; il lui manquera en tout cas le principe directeur et l'élément d'inspiration que fournit la croyance en une doctrine générale cohérente.

Il y a évidemment certains principes et certaines philosophies que l'Unesco ne saurait en aucun cas accepter. Elle ne peut par exemple fonder sa conception de la vie sur aucune des religions qui rivalisent dans le monde, qu'il s'agisse de l'Islam, du Catholicisme, du Protestantisme, du Bouddhisme, de l'Unitarisme, du Judaïsme ou du Brahmanisme. Elle ne peut non plus épouser, à l'exclusion des autres, telle ou telle des doctrines politico-économiques qui rivalisent dans le monde d'aujourd'hui en cherchant à s'exclure réciproquement—qu'il s'agisse du libéralisme capitaliste dans sa forme moderne, du communisme marxiste ou du planisme semi-socialiste, etc. Elle ne peut le faire, en partie parce que tout sectarisme est contraire à sa charte et à son essence même, en partie aussi pour la raison toute pratique que toute tentative de ce genre déchaînerait immédiatement l'hostilité active de groupes importants et influents, entraînerait un refus de coopération de la part d'un certain nombre des Etats Membres et pourrait même amener ces Etats à se retirer de l'Organisation.

Pour des raisons assez analogues à celles que nous venons d'exposer, l'Unesco ne saurait s'appuyer non plus exclusivement sur une philosophie essentiellement sectaire ou sur une conception philosophique trop restreinte—qu'il s'agisse de l'existentialisme, de la doctrine de l'*élan vital*, du rationalisme ou du spiritualisme, d'un déterminisme économique ou d'une théorie cyclique de l'histoire humaine. Elle ne peut non plus, soutenant comme elle le fait le principe démocratique et celui de la dignité humaine, de l'égalité et du respect mutuel, accepter l'idée que l'Etat, considéré comme une fin, est plus important que l'individu et doit être placé au-dessus de lui ; elle ne peut non plus adhérer à aucune théorie de la société fondée sur l'opposition rigoureuse des classes. Dans le préambule de sa Convention, l'Unesco rejette expressément la théorie raciste et l'idée qu'il peut y avoir des "races, nations ou groupes ethniques inférieurs ou supérieurs."

Enfin, puisqu'elle met l'accent sur les tâches concrètes à entreprendre dans les domaines de l'éducation, de la science et de la culture, et puisqu'elle insiste sur la nécessité d'une compréhension mutuelle entre les peuples et sur la poursuite, sur cette planète, de la paix et du bien-être, il semble que l'Unesco ne puisse adopter

non plus une conception fondée exclusivement ou essentiellement sur la croyance en une autre vie, ni à la vérité, prendre comme point de départ aucun dualisme.

Tels sont donc les systèmes philosophiques ou principes directeurs que l'Unesco ne saurait accepter. Nous en venons maintenant à l'aspect positif de la question. L'Unesco s'intéresse avant tout à la paix, à la sécurité et au bien-être, dans la mesure où ces objectifs peuvent être atteints par le développement des relations entre peuples dans les domaines de l'éducation, de la science et de la culture. Sa conception philosophique devra donc être, semble-t-il, une sorte d'humanisme. Mais cet humanisme devrait de plus être un humanisme mondial, c'est-à-dire qu'il devrait s'efforcer d'unir tous les peuples du monde, et de traiter tous les peuples et tous les individus d'un même peuple comme égaux, en ce qui concerne la dignité humaine, le respect réciproque et la possibilité de recevoir une instruction. Ce doit être également un humanisme scientifique, étant donné que les applications de la science fournissent à la culture humaine la plupart de ses fondements matériels et aussi qu'il faut lier étroitement la pratique et la connaissance de la science à celles des autres activités humaines.

Cet humanisme ne peut cependant être matérialiste, mais doit embrasser les aspects spirituels et intellectuels aussi bien que matériels de l'existence ; il doit s'efforcer d'y parvenir en se fondant sur une base philosophique vraiment moniste, cherchant l'unité de tous ces aspects.

Enfin ce doit être un humanisme évolutionniste, non pas statique ni idéal. Il est essentiel que l'Unesco aborde tous les problèmes d'un point de vue évolutionniste, sinon sa philosophie sera fautive, son humanisme partial, voire trompeur. Cette affirmation sera justifiée plus loin dans le détail. Il suffit de rappeler ici que pendant les quelques dizaines d'années qui viennent de s'écouler, on a pu mettre sur pied une théorie élargie ou généralisée de l'évolution, qui fournit à l'humanisme moderne la charpente intellectuelle qui lui est nécessaire. Cette théorie nous montre non seulement la place de l'homme dans la nature et ses rapports avec le reste de l'univers phénoménal, elle nous apporte non seulement une description des divers types d'évolution, ainsi que des directions et des tendances diverses qui se manifestent dans chacun d'eux, mais elle nous permet aussi de discerner les tendances désirables de celles qui ne le sont pas et de démontrer l'existence du progrès dans le cosmos. Elle nous montre enfin qu'il n'appartient qu'à l'homme de faire de nouveaux progrès dans l'évolution, et elle nous offre des enseignements précieux sur les voies qu'il doit éviter et celles qu'il doit suivre s'il veut réaliser ce progrès.

Le point de vue évolutionniste fournit le lien entre les sciences naturelles et l'histoire humaine ; il nous apprend la nécessité de penser de façon dynamique, en termes de vitesse et de direction, et non de façon statique, en termes de position momentanée et de résultat quantitatif ; non seulement, il nous fait comprendre l'origine et nous montre les racines biologiques des valeurs humaines

mais encore, dans la masse apparemment neutre des phénomènes naturels, il permet de trouver à ces valeurs certains fondements et certains critères extérieurs. Le point de vue évolutionniste est indispensable, en ce qu'il nous met à même de choisir, dans le chaos des tendances opposées d'aujourd'hui, les principes, les activités et les méthodes que l'Unesco doit mettre en lumière et appuyer.

Il semble donc que la philosophie générale de l'Unesco doive être un humanisme scientifique universel, unifiant les différents aspects de la vie humaine et s'inspirant de l'Evolution. Quels autres enseignements, pratiques aussi bien que théoriques, peuvent être tirés de cette conception ? Il faut les examiner d'une manière assez détaillée avant d'aborder l'étude des activités de l'Unesco, section par section.

3. L'UNESCO ET LE PROGRES HUMAIN

Notre première tâche doit être d'élucider la notion de directions désirables et de directions indésirables de l'évolution, car de là dépendra notre attitude vis à vis du progrès humain, premièrement au point de vue de la possibilité de ce progrès, ensuite au point de vue de sa définition. Bien que cette discussion puisse au premier abord paraître académique et purement théorique, on s'apercevra peu à peu qu'elle s'applique de la façon la plus directe aux travaux de l'Unesco.

L'évolution au sens large du mot couvre tous les processus historiques de transformation et de développement qui interviennent dans l'Univers. On peut y distinguer trois domaines différents : l'inorganique ou l'inanimé, l'organique ou le biologique, et le social ou l'humain. Le domaine inorganique est de beaucoup le plus étendu, comprenant l'écrasante masse du cosmos, c'est-à-dire à la fois l'espace intersidéral et les agrégats matériels que nous appelons étoiles. D'autre part, dans ce domaine, presque toutes les méthodes de transformation sont celles d'une action physique réciproque, et l'évolution, même la plus rapide, se produit à un rythme si lent qu'elle dépasse presque notre compréhension ; la "vie" d'une étoile par exemple est de l'ordre impressionnant de grandeur de 10^{12} années.

Le domaine biologique est d'étendue très restreinte, étant limité à la surface extérieure d'une seule petite planète : la Terre, et, peut-être, en quelques rares autres points analogues de l'univers. Par contre, l'apparition des deux propriétés fondamentales de la matière vivante : faculté de reproduction, et variation (mutation), a apporté à la vie une méthode de transformation absolument nouvelle et beaucoup plus puissante : celle de la sélection naturelle. Il en résulta une accélération énorme du rythme de l'évolution : l'évolution entière de la vie, depuis ses origines pré-cellulaires jusqu'à l'homme, a pris en effet un peu plus de 10^9 ans, et des transformations tout à fait importantes, telles que l'évolution des

équidés, depuis leurs ancêtres aux formes petites et non-spécialisées, jusqu'à la forme spécialisée du cheval actuel, ou encore le passage des reptiles aux premiers vrais oiseaux, ont pu s'accomplir dans une période qui est de l'ordre de 10^7 années plutôt que de 10^8 . Il y a enfin, le domaine humain. Il est d'étendue encore plus restreinte, étant limité à une seule espèce, celle de l'homme. Mais là aussi s'offre une méthode nouvelle et plus efficace de transformation. Ce privilège est conféré à l'homme grâce à deux propriétés spécifiquement humaines: la parole et la pensée conceptuelle, tout comme l'usage de la Sélection Naturelle est conféré à la vie grâce à ses deux propriétés distinctives: faculté de reproduction et variation. Pour employer un langage objectif, cette nouvelle méthode est le résultat de la tradition cumulative, qui constitue le fondement de cette hérédité sociale grâce à laquelle les sociétés humaines se transforment et se développent. Mais cette nouvelle méthode possède également un aspect subjectif de grande importance. La tradition cumulative, comme toutes les autres activités spécifiquement humaines, repose en grande partie sur des processus conscients: sur la connaissance, sur l'activité réfléchie, sur le sentiment conscient, sur un choix conscient. C'est ainsi que la lutte pour l'existence, qui est à la base de la sélection naturelle, se trouve de plus en plus remplacée par une sélection consciente, une lutte entre les idées et les valeurs au sein de la conscience.

Cette nouvelle méthode offre une nouvelle possibilité d'accélérer encore énormément le rythme possible de l'évolution. Et, qui plus est, il s'est produit jusqu'ici une accélération régulière de ce nouveau rythme. Tandis qu'à l'âge paléolithique inférieur, d'importantes transformations prenaient un temps de l'ordre de 10^6 années, vers la fin de l'époque paléolithique supérieure, ce chiffre se rapprochait de 10^4 années et à l'époque historique il n'était bientôt plus que de 10^2 années, c'est-à-dire un siècle. Au cours du siècle dernier, il s'est produit, pendant chaque période de 10 ans, au moins un changement d'importance: et si l'on nous demande de citer dix de ces transformations, on peut choisir: la photographie, la doctrine de l'évolution, la théorie électro-magnétique, avec ses applications sous la forme de lumière et d'énergie électriques, la théorie microbienne des maladies, le cinéma, la radioactivité et les nouvelles théories de la matière et de l'énergie, la télégraphie sans fil et la télévision, le moteur à combustion interne, les produits synthétiques et la désintégration de l'atome. A l'heure actuelle, même les transformations les plus décisives, telles que la découverte et les applications pratiques de la désintégration atomique ne pourraient peut-être s'étendre que sur cinq années, et jusqu'ici on ne peut entrevoir aucune diminution de ce rythme de l'accélération évolutive.

Ces trois domaines sont apparus successivement dans le temps. En ce qui concerne le processus dans son ensemble, il est un autre fait frappant: c'est que le fondement physique, l'organisation de ce qui évolue devient de plus en plus complexe avec le temps, à la fois dans le passage d'un domaine à l'autre, et à l'intérieur même de chaque domaine. Presque tout le domaine inorganique est

formé d'atomes ou d'unités subatomiques encore plus simples, bien que, çà et là, il atteigne au niveau plus élevé de la *molécule*. En outre, dans certaines conditions rarement réalisées, il a dû atteindre le stade supérieur de la molécule organique, macro-molécule qui peut comprendre un nombre beaucoup plus grand et une disposition beaucoup plus complexe d'atomes, étant donnée la propriété qu'ont les atomes de carbone, dans certaines conditions, de se combiner les uns avec les autres pour former la charpente de grosses molécules ayant la forme de cercles, de chaînes ou de structures aux ramifications complexes. Et c'est parmi ces molécules organiques que sont nées, par évolution, les molécules vivantes, douées de la faculté de reproduction, qui appartiennent au domaine biologique. Ces dernières sont beaucoup plus complexes, et sont formées de centaines et peut-être de milliers d'atomes. Leur immense complexité, qui reste cependant infra-microscopique, a constitué la base d'une complexité visible, encore plus grande. Pour ceux qui ne l'ont pas systématiquement étudiée, la complexité de la structure du corps d'un oiseau ou d'un mammifère est presque inconcevable. Et cette complexité visible s'est accrue au cours de l'évolution biologique. L'oiseau ou le mammifère est plus complexe que le poisson, le poisson l'est beaucoup plus que le ver, le ver que le polype, le polype que l'amibe, l'amibe que le virus.

Enfin, dans le domaine humain, une nouvelle complexité vient se superposer à l'ancienne sous la forme des outils et des machines de l'homme ainsi que de l'organisation sociale. Celle-là aussi s'accroît avec le temps. La complexité d'un Etat moderne ou d'une usine de machines-outils dans cet Etat, est presque infiniment plus grande que celle d'une tribu primitive ou des outils de bois ou de pierre à la disposition de ses membres.

Mais ce n'est pas seulement la complexité qui s'accroît avec le temps. Dans le domaine biologique, l'évolution a valu à l'homme un plus grand empire sur le monde extérieur, et une plus grande indépendance à l'égard des changements et des hasards de ce monde. Elle a aussi été dans le sens d'une individualisation plus grande et cette tendance est liée à une autre, qui a mené à un accroissement de la puissance mentale, à une capacité plus grande d'acquiescer et d'organiser les connaissances, d'éprouver des émotions et de faire effort en vue d'une fin.

Dans le domaine humain, cette dernière tendance poursuit son action à un rythme très accéléré, mais une autre vient s'y ajouter, un accroissement de la capacité d'apprécier les valeurs, de discerner les expériences qui ont une valeur en elles-mêmes et pour elles-mêmes, d'accumuler des connaissances, de travailler en vue d'une fin, et d'intégrer des valeurs morales au processus de l'évolution sociale elle-même.

Ces grandes tendances ne sont pas universelles. Dans le domaine biologique, par exemple, la stabilité, au lieu du changement, peut être de règle dans certaines conditions, ou le changement

peut se limiter à quelques modifications de détail dans la production de nouvelles espèces, de nouveaux genres appartenant toujours à un type général déjà existant.

Même lorsqu'il existe de grandes tendances, elles ne sont pas toujours désirables, si on examine leurs résultats à longue échéance. C'est ainsi que la plupart des tendances observées dans le domaine biologique, telles que celles qu'on découvre dans les races équinaes et éléphantines, sont seulement des spécialisations. Celles-ci, après des dizaines de millions d'années d'amélioration sur un point seulement et pour un genre de vie particulier, conduisent inévitablement l'évolution à un cul-de-sac, après lequel aucun changement important n'est possible.

Cependant, il existe un certain nombre de tendances permettant un progrès général de l'ensemble de l'organisme, par exemple dans le cas de l'évolution qui a conduit des reptiles aux premiers mammifères, ou des mammifères aux premiers hommes. Ces progrès n'interdisent pas des changements importants ultérieurs, comme l'a montré l'évolution considérable des mammifères pendant l'époque tertiaire ou l'évolution des sociétés humaines depuis la période glaciaire, et ce sont donc les seuls changements qui sont désirables, à longue échéance, les seules tendances où l'on puisse parler de progrès.

En outre, nous connaissons maintenant assez bien les méthodes de l'évolution biologique : l'existence de plusieurs types tout à fait différents de sélection ; les conditions qui accélèrent ou retardent le changement ; la position subordonnée de la mutation par rapport à la sélection, lorsqu'il s'agit d'imprimer une direction au courant de l'évolution ; le rôle que jouent, dans cette évolution, le degré de spécialisation et de progrès discernables dans un organisme, le milieu biologique et le milieu physique, ainsi que l'interaction entre ces facteurs ; le conflit, au cours de l'évolution, entre les limitations imposées à un organisme par sa nature et par son passé, et les besoins du présent, et la solution de ce conflit, grâce à quelque nouvelle adaptation,—ou l'absence de solution, qui est suivie d'extinction.

Ce dernier point fait immédiatement penser à la thèse, à l'antithèse et à la synthèse de la philosophie hégélienne et à la "fusion des contraires" de la philosophie marxiste, qui se fonde sur la précédente. En fait, le matérialisme dialectique a été la première tentative profonde de philosophie évolutionniste.

Malheureusement, il se fondait trop exclusivement sur des principes d'évolution sociale, et non biologique, et en tout cas il est né trop tôt, avant que les faits ou l'analyse des faits fussent suffisants pour servir de fondation à un aussi vaste édifice. Aujourd'hui il est au moins possible de commencer l'édification d'une philosophie totale de l'évolution, et un grand nombre des conclusions qu'on en tirera seront précieuses pour formuler en détail la philosophie propre de l'Unesco. Pour le moment cependant, nous n'avons pas la place pour discuter aucune de ces conclusions, sauf le grand principe du progrès, qui est à la base de l'évolution.

Il est capital, en effet, que la biologie nous ait permis de découvrir une direction dans l'évolution, prise dans son ensemble, domaine limitée au petit domaine de la vie humaine, une direction à laquelle le terme de *progrès* peut s'appliquer parfaitement. Ce progrès dans l'évolution, découvrons-nous, tend vers un accroissement des caractéristiques suivantes : dans toute l'évolution, une complexité croissante de l'organisme ; à ceci s'ajoute, dans les domaines biologique et humain, une tendance plus importante vers un pouvoir plus grand de modifier le milieu et une plus grande indépendance à l'endroit de ce milieu, puis, à des phases ultérieures, une tendance à l'accroissement des capacités mentales ; et enfin, dans le domaine humain seulement, une compréhension et une réalisation croissantes des valeurs intrinsèques, cette dernière tendance devenant maintenant à son tour la caractéristique la plus importante du progrès. Une autre caractéristique générale du progrès, c'est de toujours permettre un progrès ultérieur, de ne jamais s'engager dans une impasse.

Lorsque l'homme cherche à apprécier sa position dans l'ensemble du cosmos, et sa destinée future, il doit attacher une importance toute particulière au fait qu'il est l'héritier, et en vérité le seul héritier du progrès de l'évolution, à ce jour. Lorsqu'il proclame qu'il est le type d'organisme le plus élevé, il ne se rend nullement coupable de vanité anthropocentrique : il ne fait qu'énoncer un fait biologique. Qui plus est, il n'est pas seulement le seul héritier des progrès passés de l'évolution, mais il a l'apanage des progrès futurs éventuels. Du point de vue évolutionniste, la destinée de l'homme peut se résumer très simplement : c'est de faire le maximum de progrès dans le minimum de temps. C'est pourquoi la philosophie de l'Unesco doit s'appuyer sur l'évolutionnisme, et c'est pourquoi le concept de progrès doit être au centre même de cette philosophie.

L'analyse du progrès dans l'évolution nous fournit certains critères pour juger si nos buts et nos activités sont bons ou mauvais et si les tendances enregistrées dans l'histoire contemporaine, tendances dont l'Unesco doit se préoccuper, sont souhaitables ou non. C'est ainsi que l'accroissement de notre pouvoir sur la nature ne doit pas être jugé seulement en lui-même, mais qu'il apparaît encore comme le fondement nécessaire de progrès futurs. Si l'on traduit ceci en un langage plus en rapport avec le programme de l'Unesco, la recherche peut s'égarer, ses applications matérielles peuvent être surestimées, et cependant, sans cette recherche, sans ces applications, nous ne ferons aucun progrès. Cette conclusion s'applique *a fortiori* à la complexité de l'organisation sociale. Là encore, même des connaissances qui semblent entièrement bienfaisantes peuvent être appliquées de telle manière qu'elles ne concourent pas au progrès. Par exemple, l'application des sciences médicales peut accroître le nombre d'êtres humains vivant dans une région donnée, mais elle diminue leur qualité ou leur capacité de jouir de la vie. S'il en est ainsi, cette application

est mauvaise, à la lumière de notre critère fondamental ; la direction de l'évolution. Par un nouveau détour, nous sommes amenés à prendre conscience de la nécessité pour l'Unesco d'un programme à cheval sur de nombreux domaines ; dans ce cas particulier, il devrait comprendre, en dehors de l'application des sciences médicales, des études sur la productivité agricole (érosion, mécanisation, etc.), et sur l'assistance sociale, et aussi l'application des techniques de contrôle de la natalité.

En général, l'Unesco doit constamment mettre son programme à l'épreuve de cette pierre de touche que constitue le progrès de l'évolution. Un conflit central de notre époque est celui qui oppose le nationalisme et l'internationalisme, le concept de souverainetés nationales multiples et celui de souveraineté mondiale unique. Ici, la pierre de touche de l'évolution nous fournit une réponse sans équivoque. La clef du progrès humain, la méthode distinctive qui a rendu le progrès à ce point plus rapide dans le domaine humain que dans le domaine biologique et lui a permis d'atteindre des buts plus élevés et plus satisfaisants, c'est la tradition cumulative, l'existence d'un fonds commun d'idées capable de se perpétuer lui-même et d'évoluer lui-même, et ce fait a eu pour conséquence immédiate que le type d'organisation sociale est devenu le facteur essentiel des progrès humains, ou à tout le moins, le cadre qui en impose les limites.

Il s'ensuit deux corollaires évidents. D'abord, plus la tradition humaine s'unifiera, plus rapide sera la possibilité de progrès. Plusieurs fonds traditionnels distincts ou rivaux, ou même hostiles l'un à l'autre, ne peuvent donner d'aussi bons résultats qu'un fonds unique commun à toute l'humanité. Le second corollaire, c'est que le meilleur, le seul moyen certain d'arriver à ce résultat, c'est l'unification politique. Comme le montre l'histoire, les idées qui tendent à l'unification *peuvent* exercer leur influence par delà des frontières nationales. Mais comme le montre aussi l'histoire, de manière non moins frappante, cet effet est seulement partiel, et ne peut jamais neutraliser entièrement les possibilités de conflit qui jaillissent de l'existence d'entités politiques souveraines distinctes.

La morale à tirer pour l'Unesco est claire ; sa tâche, qui est de travailler à la paix et à la sécurité, ne pourra jamais être entièrement réalisée par les moyens qui lui sont assignés : l'éducation, la science et la culture. Elle doit considérer une forme quelconque d'unité politique mondiale, que ce soit grâce à un gouvernement mondial unique ou autrement, comme le seul moyen certain d'éviter la guerre. Cependant, l'unité politique du monde est malheureusement un idéal lointain et, en tout cas, elle n'est pas du ressort de l'Unesco. Ceci ne veut pas dire que l'Unesco ne puisse pas faire beaucoup pour la paix et la sécurité. De manière topique, dans son programme d'éducation, elle peut faire ressortir la nécessité ultime de l'unité politique mondiale et familiariser tous les peuples avec tout ce qu'impliquerait le transfert de la pleine souveraineté des nations séparées à une organisation mondiale. Mais, de manière plus générale, elle peut faire beaucoup pour préparer

les fondations sur lesquelles pourra reposer plus tard l'unité politique du monde. Elle peut aider les peuples à se comprendre mutuellement et à prendre conscience de leur humanité commune, de leur tâche commune, par opposition avec les nationalismes distincts qui tendent à les isoler.

Elle peut favoriser des entreprises qui, pleinement internationales dès le début, démontrent la possibilité de dépasser le cadre national et le nationalisme, dans une activité commune. Comme exemple de telles entreprises, on peut citer le Centre de Mathématiques appliquées de l'Unesco, proposé par la Section des Sciences, les Camps de Reconstruction internationaux, proposés par la Section d'Education, les activités groupées autour du Centre mondial de Bibliographie et des Bibliothèques et du Centre international de "Clearing" des Publications proposés par la section des Bibliothèques et Musées, l'Institut international pour l'Aménagement des villes, des campagnes et de l'habitation, envisagé par la Section des Sciences sociales, l'Institut international du Théâtre proposé par la Section des Arts de création, et le travail consacré à la production d'un programme de films et d'émissions radiophoniques de caractère international envisagé par la Section d'Information des Masses.

L'Unesco peut et doit aussi encourager des contacts internationaux, des organisations et des réalisations pratiques internationales, qui opposeront une résistance croissante aux forces tendant à diviser et à opposer. En particulier, elle peut, à son propre compte et aussi en étroite relation avec d'autres institutions des Nations Unies, telles que l'O.A.A. et l'Organisation internationale d'Hygiène, faire progresser, sur le plan international, l'application de la science au bonheur humain.

A mesure que les bienfaits d'une telle collaboration à l'échelle mondiale deviendront patents (ce qui sera rapidement le cas en ce qui concerne le ravitaillement et la santé de l'humanité), il deviendra de plus en plus difficile pour une nation de les détruire en recourant à l'isolonnisme et à la guerre.

Dans les cas particuliers de la désintégration atomique, de la bactériologie et de la microbiologie, l'Unesco peut faire beaucoup par des campagnes de grande envergure destinées à l'éducation du public, en faisant ressortir le contraste entre les effets désastreux de nouveaux emplois de nos connaissances pour la guerre, sous forme de bombes atomiques ou sous la forme encore plus horrible de la "guerre biologique," et les magnifiques possibilités qui s'ouvrent à nous si nous les utilisons pour accroître le bonheur de l'humanité en mettant de nouvelles sources d'énergie à la disposition de celle-ci, dans son ensemble, et plus particulièrement dans certaines régions arriérées, en faisant des micro-organismes les serviteurs chimiques de l'homme, aussi bien qu'en faisant disparaître les maladies microbiennes. La démonstration pratique étant la meilleure forme d'enseignement, l'Unesco devrait faire tout ce qui est en son pouvoir

pour stimuler l'utilisation de la physique nucléaire et de la microbiologie pour des fins pacifiques.

En dépit de tout cela, l'Unesco doit accepter le fait que le concept de nation est toujours à la base de la structure politique du monde, et elle doit se préparer à l'éventualité d'un triomphe temporaire des forces qui tendent à la dislocation et au conflit. Mais, même si ceci devait se produire, l'Unesco doit tendre toutes ses énergies en vue de démontrer les bienfaits spirituels aussi bien que matériels qu'on peut obtenir en exploitant le fonds commun de la tradition, en particulier par la coopération internationale dans les domaines de l'éducation, de la science et de la culture, si bien que, même si une nouvelle guerre venait à éclater, le monde n'oublierait pas ces bienfaits.

QUALITÉ ET QUANTITÉ

On peut déduire du progrès de l'évolution une autre vérité dont l'Unesco doit tenir grande compte : le primat de la qualité sur la quantité. Pendant tout le cours de l'évolution, le progrès a consisté dans l'élévation du niveau supérieur de certaines propriétés de la "matière cosmique" dont nous sommes faits tout comme les étoiles. Dans le domaine humain, le progrès a été lié de plus en plus à des valeurs intellectuelles, esthétiques, affectives et morales. Dans le domaine des valeurs, la quantité, qu'elle soit nombre, dimension ou étendue, n'a aucun rapport avec le progrès. La masse du domaine inorganique de l'univers est presque infiniment plus grande que celle du domaine biologique, et pourtant, c'est seulement dans ce dernier que l'organisation matérielle a révélé ses étonnantes possibilités. De même, il y a plus d'un million d'espèces différentes de plantes et d'animaux contre une seule dans le domaine humain, mais cette espèce humaine unique est la seule où l'évolution ait abouti au plein épanouissement de l'âme et de l'esprit.

L'Unesco doit se tenir en garde contre la tendance, courante dans certaines sphères, à tout réduire en termes quantitatifs, comme s'il était plus important de compter des têtes que de savoir ce qui s'y passe. Cette tendance à penser seulement ou principalement en termes quantitatifs est en partie un sous-produit de notre époque de grande production, en partie le résultat d'une déformation, d'une conception fautive des principes de la démocratie, d'une manière assez comparable à celle dont le nationalisme militariste s'est fondé sur une conception fautive des principes darwiniens.

L'Époque de l'Homme de la Rue, la Voix du Peuple, la règle de la majorité, l'importance d'une forte population, c'est sur de telles idées, de tels slogans, qu'est tissée la toile de fond sur laquelle s'inscrivent nombre de nos pensées, et cela tend, si nous n'y prenons garde, à engendrer le règne de la médiocrité, même si c'est la médiocrité dans l'abondance, et aussi à décourager la recherche d'un degré élevé inusité de qualité.

L'Unesco doit sur ce point se faire des idées claires. La quantité a son importance, mais comme moyen, comme fondement de la qualité. Il est vrai qu'il est impossible de posséder une civilisation moderne avancée avec une population qui n'excéderait pas celle d'une tribu de Boschimans, tout comme il eût été impossible à la vie d'élaborer les facultés mentales d'un mammifère supérieur dans un organisme de la taille d'une amibe. Mais il existe cependant des dimensions approximatives *optima* pour toute organisation humaine, de même que pour chaque type d'organisme. Un animal terrestre qui aurait dix fois le poids d'un éléphant serait très défavorisé du point de vue biologique, tout comme dans l'ordre social un comité de deux cents membres ne serait pas moins défavorisé. De même, il existe un maximum et un minimum entre lesquels sont comprises la densité de population humaine *optima* et la population totale *optima* du monde.

L'Unesco doit par ailleurs s'employer non seulement à augmenter le bonheur général des individus moyens, mais aussi à élever le niveau supérieur que l'homme peut atteindre. Cette idée s'applique aux possibilités d'expérience et de divertissement mises à la portée de l'ensemble des hommes, à la qualité de la formation donnée et à la matière humaine elle-même. Le progrès humain consiste en partie à élever le niveau moyen entre les limites pré-existantes assignées aux résultats possibles, mais aussi à élever la limite supérieure et à lancer l'homme vers de nouvelles possibilités.

Encourager la diversité, le génie, la qualité en général, si incompréhensible que cela puisse paraître à la multitude, doit constituer l'un des objectifs principaux de l'Unesco.

QUELQUES PRINCIPES GENERAUX

Dans ce tableau de l'évolution, notre humanisme scientifique nous permet de discerner certains principes généraux qui seront utiles à l'Unesco comme encouragement général ou comme guide de détail, dans la poursuite des vastes buts qui lui ont été assignés.

Notre analyse de l'évolution nous montre clairement, tout d'abord, qu'un être humain bien développé représenté à l'heure actuelle le produit le plus élevé de l'évolution. Ceci justifie, de façon extérieure et scientifique, les principes démocratiques de la dignité de l'homme que l'Unesco, par sa Convention, est engagée à respecter. Cette analyse constitue également une complète réfutation des diverses thèses, telles que celles de la philosophie hégélienne, du fascisme, ou du nazisme, qui prétendent que l'Etat est en quelque manière supérieur à l'individu et que l'individu n'existe exclusivement ou du moins principalement que pour l'Etat.

D'autre part, nous avons été amenés à nous rendre compte que l'évolution de l'homme, bien qu'elle soit le prolongement naturel de celle du reste de la vie, constitue un processus entièrement différent qui repose sur la méthode essentiellement sociale de la

tradition cumulative et se manifeste avant tout dans le développement de la société et non dans la nature génétique des individus qui la composent. Et cela fait immédiatement ressortir la fausseté égale des thèses opposées, soutenant un individualisme sans limites. L'être humain isolé n'a absolument aucune signification ; il n'en acquiert qu'en relation avec une forme quelconque de société. Son développement est conditionné par la société dans laquelle il est né, et par les traditions sociales dont il a hérité. Et la valeur du travail qu'il accomplit pendant sa vie dépend du cadre social qui bénéficie de ce travail ou qui le transmet aux époques à venir.

C'est pourquoi les activités de l'Unesco, bien qu'elles tendent avant tout à enrichir l'individu et à lui procurer des satisfactions plus profondes, doivent toujours être entreprises en relation étroite avec l'arrière-plan social ; beaucoup de ses travaux particuliers porteront sur les moyens sociaux permettant d'atteindre ce but : amélioration des institutions ou mécanismes sociaux tels que : l'enseignement, les organisations de recherches, les centres artistiques, la presse, etc. . . . En particulier, l'Unesco doit porter un intérêt tout spécial au mécanisme social de la tradition cumulative sous tous ses aspects, et faire en sorte qu'elle se manifeste de façon efficace et dans la bonne direction, en tenant compte avant tout de sa fonction essentielle qui est de favoriser l'évolution humaine.

Comme nous l'avons vu plus haut, l'unification des traditions en un fonds unique d'expériences, d'idées et de buts communs est la condition préalable et nécessaire de tout grand progrès futur de l'évolution humaine. Ainsi, bien que, pour atteindre définitivement un tel stade, l'unification politique sous un Gouvernement Mondial quelconque soit indispensable, l'unification des choses de l'esprit non seulement est nécessaire mais encore peut servir à préparer le terrain pour d'autres types d'unification. C'est ainsi que dans le passé, de grandes religions ont unifié de vastes régions de la surface de la terre ; dans les temps récents, la science, à la fois directement par ses idées et indirectement par ses applications pratiques, qui ont presque supprimé la distance, a été un facteur puissant qui a tourné l'esprit des hommes vers la possibilité et la nécessité d'une unité mondiale pleine et entière.

C'est pourquoi l'Unesco devrait accorder une attention toute spéciale au problème de l'élaboration d'un fonds commun de traditions, pour l'espèce humaine considérée comme un tout. Celui-ci, comme nous l'avons déjà indiqué, doit porter aussi bien sur "l'unité dans la variété de l'art et de la culture dans le monde que sur l'encouragement d'un fonds unique de la connaissance scientifique. Mais il faudra également y rattacher plus tard une conception unifiée et commune ainsi qu'une série de buts communs. Ce sera là le dernier aspect de la tâche d'unification spirituelle du monde : aspect que l'Unesco ne doit pas cependant négliger pendant qu'elle se livre à des travaux plus faciles comme celui de favoriser la naissance d'un fonds commun de la connaissance et de l'effort scientifiques.

De ce but global de l'Unesco découle directement un autre principe. L'Unesco devrait porter toute son attention sur le relèvement du niveau de l'éducation, de la science et de la culture, dans les groupes arriérés, où ce niveau est inférieur à la moyenne, qu'il s'agisse de régions géographiques ou de classes défavorisées à l'intérieur d'une même population. Pour employer une autre métaphore, l'Unesco doit essayer de faire pénétrer la lumière dans les régions sombres du monde.

La raison en est évidente. Tout d'abord, il sera impossible à l'humanité d'atteindre à une conception commune, si de larges couches de la population sont illettrées et appartiennent à un monde mental entièrement différent de celui dans lequel peut vivre un homme pleinement instruit, un monde de superstitions marqué de l'esprit étroit de la tribu par opposition à un monde de progrès scientifique, offrant des possibilités d'unité humaine. C'est pourquoi des campagnes générales contre l'analphabétisme et pour une éducation de base commune, doivent prendre place dans le programme de l'Unesco. En outre, il est évidemment impossible d'acquérir une échelle de valeurs communes satisfaisante tant que de vastes sections de l'humanité sont absorbées par des nécessités purement matérielles et des besoins physiologiques : tels que la nourriture, le logement et la santé.

De même, la science ne pourra pas progresser à une cadence maximum soit dans ses recherches soit dans ses applications pratiques tant qu'elle n'aura pas été semée plus également sur un monde inculte ; ce qui permettra une répartition plus uniforme des savants, des appareils scientifiques, et (ce qui à la longue est tout aussi important), de la compréhension populaire de la science.

Pour ce qui est de l'art et de l'appréciation de la beauté, un grand nombre des "zones obscures" du monde se placent différemment, dans les centres mêmes de l'industrie et parmi le prolétariat des régions hautement industrialisées. Mais il n'est pas moins urgent d'éclairer les tâches sombres de ce domaine que d'éclairer celles de l'éducation ou de la science.

En outre, les mécanismes sociaux doivent être établis comme il convient si l'on veut qu'ils fournissent une base permettant d'atteindre les vraies valeurs et d'offrir aux individus le maximum de possibilités et de satisfactions. Un système d'éducation par exemple peut tout aussi bien se prêter à la diffusion de l'idée d'une race supérieure ou d'une caste privilégiée qu'à celle de la dignité de l'homme ou de l'égalité des chances. Un système scientifique peut opérer dans le secret et être tourné tout entier vers la guerre ou la rivalité économique ; ou bien, il peut viser à l'accroissement de la connaissance et du bonheur humain et se fonder sur la liberté. Un système de production en série peut indirectement détruire l'initiative créatrice et la jouissance esthétique et mener ainsi à l'apathie ou à l'évasion tout comme il peut être utilisé directement afin de satisfaire aux véritables besoins de l'homme.

Et c'est pourquoi une partie du programme de l'Unesco comprendra forcément des études approfondies des divers mécanismes sociaux et de leurs effets, conduites à la lumière d'une philosophie générale. L'une d'elles, qui a reçu la priorité n°. 1, porte sur les effets du machinisme sur la civilisation.

LE PRINCIPE DE L'EGALITE ET LE FAIT DE L'INEGALITE

Nous en arrivons enfin à un problème difficile : comment pouvons-nous concilier notre principe de l'égalité humaine avec le fait biologique de l'inégalité humaine ? Mais ce problème n'est peut-être pas aussi difficile qu'il le paraît lorsqu'il est présenté sous cette forme paradoxale, car la contradiction disparaît en grande partie lorsqu'on se rend compte que le mot *égalité* est employé dans deux sens tout à fait différents. Le principe démocratique de l'égalité, qui est aussi celui de l'Unesco, est un principe de l'égalité des chances : les êtres humains devraient être égaux devant la loi, devraient avoir d'égales possibilités de s'instruire, de gagner leur vie, de s'exprimer librement, de se déplacer et de pratiquer leur religion. Au contraire, l'inégalité biologique porte sur les dons naturels de l'homme et sur le fait d'une différence venant de leur transmission génétique.

Certains exemples d'inégalité biologique sont si énormes qu'il est impossible de les concilier avec le principe de l'égalité de chances. C'est ainsi qu'on ne peut offrir aux enfants mentalement anormaux les mêmes possibilités de s'instruire qu'aux autres ; les fous ne sont pas considérés par la loi comme étant sur un pied d'égalité avec les gens normaux, et ils ne peuvent jouir des mêmes libertés. Cependant, on n'a pas souvent tiré toutes les conséquences de l'existence d'une inégalité humaine, et il est certainement nécessaire de les mettre ici en lumière car elles touchent de près à la tâche de l'Unesco.

Comprenons bien dès le début que nous ne parlons ici que de l'inégalité biologique : l'inégalité des dons hérités génétiquement. L'inégalité sociale due aux hasards de la naissance et de l'éducation est entièrement différente.

Concrètement, il y a deux types d'inégalité génétique humaine : Premièrement, il y a l'inégalité de simple différence. Certaines personnes sont blondes, d'autres sont brunes ; certaines sont grandes et minces, d'autres sont trapues et petites ; certaines ont un don naturel pour la musique, d'autres pour les sports ; certaines sont introspectives, d'autres sont pratiques et extraverties. En fait, on peut affirmer que jamais deux êtres humains, avec la seule exception de jumeaux identiques, ne sont biologiquement égaux, c'est-à-dire ne possèdent une même constitution génétique, si bien que pratiquement, la différence biologique est universelle. En outre, l'étendue et le degré de la variété génétique dans l'espèce humaine sont plus grands que dans aucune autre espèce animale. Ceci est dû en grande partie à l'un des traits biologiques distinctifs de

l'homme : sa différenciation locale en races ne se poursuit jamais jusqu'à donner naissance à des espèces séparées et à la stérilité des métis, comme dans le cas de presque tous les autres organismes, mais elle a toujours été suivie de migrations et de croisements. Quelle qu'en soit la cause, ce haut degré de variabilité est un fait, et un fait d'une importance considérable dans l'évolution.

Deuxièmement, il y a la différence de qualité ou de niveau. Les êtres humains ne sont pas égaux, en ce qui touche à diverses qualités désirables. Quelques-uns sont forts, d'autres faibles ; quelques-uns ont une bonne santé, d'autres sont des malades chroniques ; quelques-uns vivent longtemps, d'autres meurent jeunes ; quelques-uns sont brillants, d'autres obtus ; quelques-uns sont fort intelligents, d'autres le sont peu ; quelques-uns ont le don des mathématiques, d'autres ne l'ont pas du tout ; quelques-uns sont aimables et bons, d'autres cruels et égoïstes.

Généralement, il n'est pas facile de déterminer dans quelle proportion cette seconde sorte d'inégalité est due à l'hérédité et par conséquent nous intéresse ici et dans quelle proportion elle est due au milieu physique et social. Mais dans la plupart des cas nous savons maintenant, et dans presque tous nous pouvons être à peu près sûrs, qu'au moins une partie de la différence est d'origine génétique. C'est là un fait certain lorsqu'il s'agit, par exemple, de la durée de la vie, de la force physique, et, ce qui importe plus à notre étude, des dons intellectuels—à la fois des aptitudes spéciales comme le don des mathématiques, ou générales comme l'intelligence ; c'est également un fait fort probable lorsqu'il s'agit de certains aspects des qualités morales, bien que dans ce cas les données soient plus complexes.

Il est donc très important de préserver la diversité humaine ; tous les efforts faits pour la limiter, soit en essayant d'obtenir une plus grande "pureté" et par conséquent une plus grande uniformité d'une prétendue race ou d'un groupe national, soit en tentant d'exterminer l'un quelconque des larges groupes raciaux qui donnent à notre espèce sa grande diversité, sont scientifiquement faux et s'opposent à longue échéance au progrès de l'humanité. L'Unesco devrait viser au contraire à assurer au fonds commun la plus grande contribution possible de tous les groupes raciaux qui, jusqu'ici ont été peu représentés, soit parce qu'ils sont éloignés, soit parce qu'ils sont arriérés. Puisque des croisements raciaux de grande envergure pourraient soulever des difficultés sociales trop grandes pour en permettre l'utilisation délibérée et en grand en tant que moyen d'accroître encore l'étendue de la variété génétique humaine, il faut évidemment que nous tirions le plus grand parti possible de la variété qui existe déjà.

Le fait de la différence humaine a encore pour l'Unesco une autre signification. On devrait encourager le plus possible l'étude des types psycho-physiologiques distincts. Ce travail, commencé par des hommes tels que Kretschmer, Draper, et Sheldon, a besoin d'être poussé beaucoup plus loin avant que l'on puisse en tirer des généralisations suffisamment sûres. Mais lorsqu'on pourra le faire,

cependant, elles seront de la plus haute importance. Elles seront précieuses par exemple dans le choix d'une profession ; elles permettront de choisir ceux qui ont le plus de chances de profiter d'une certaine formation ou ceux à qui convient le mieux tel ou tel genre de travail. Par contre, nous serons alors à même de décréter que l'on doit interdire à certains types d'hommes certains types de profession.

Résultat encore plus important, l'étude de ces types psychophysiologiques permettra de comprendre plus profondément les variations de la nature humaine ; nous pourrons ainsi sans risque d'erreur refuser toute valeur de vérité aux idées professées par des hommes appartenant à tel ou tel type. C'est ainsi qu'il semble déjà certain que les fanatiques et les moralistes doctrinaires intolérants appartiennent généralement au type baptisé *asthénique* par Kretschmer ; il n'est pas douteux que le moment viendra où nous pourrons dire de façon plus précise qu'une variété particulière du type asthénique est spécialement prédisposée à moraliser avec intransigeance par suite d'un complexe de culpabilité exagérée s'alliant à une tendance à l'introversion, et que par conséquent il faut empêcher les individus de ce type de se livrer à leur vocation probable de s'ériger en censeurs des moeurs ou d'avoir, d'une façon ou d'une autre, la responsabilité du châtement des délinquants. Nous pouvons peut-être envisager également la perspective de relier une des variétés du type pycnique de Kretschmer avec une forme banale de l'extraversion pratique. Dans ce cas, il faut prendre beaucoup de précautions lorsqu'il s'agira de faire accéder des hommes d'un tel type occupant un poste administratif ne demandant pas d'initiative (qu'ils rempliront probablement d'une façon satisfaisante) à des postes nécessitant des qualités d'imagination et de généralisation intellectuelle.

Il nous reste à examiner le deuxième type d'inégalité. Ses conséquences sont entièrement différentes ; en effet, alors que la variété est en elle-même désirable, l'existence d'être débiles, de crétins et d'anormaux ne peut être que mauvaise. Il est d'autre part beaucoup plus difficile de concilier politiquement cette inégalité avec la doctrine démocratique ordinaire de l'égalité. En conséquence, on doit formuler de façon différente le principe de l'égalité des chances et dire "*l'égalité des chances dans les limites de l'aptitude.*" Ainsi, c'est un fait, si désagréable soit-il, qu'un pourcentage considérable de la population n'est pas capable de tirer profit d'une éducation supérieure ; mais nous reviendrons à ceci plus tard. C'est aussi un fait qu'un pourcentage considérable de jeunes gens sont réformés du service militaire pour des raisons de débilité physique ou d'instabilité mentale, souvent d'origine génétique. De plus, de nombreuses personnes ne sont pas assez intelligentes ou assez honnêtes pour qu'on puisse leur confier des responsabilités politiques—ce qui, malheureusement, n'empêche pas un grand nombre d'entre elles de les assumer.

Concilier le principe d'égalité démocratique avec le fait de l'inégalité biologique est une des tâches principales qui s'imposent au monde, une tâche dont l'urgence ira croissante au fur et à mesure que nous progresserons vers la réalisation pratique de l'égalité

des chances. Il faudra, pour faciliter cette conciliation, faire largement l'éducation du public et se livrer aussi à de nombreuses recherches nouvelles. L'Unesco peut et doit coopérer à la réalisation de ces deux tâches.

L'inégalité biologique est évidemment le fondement de l'affirmation de tout l'eugénisme. Mais on se ne rend généralement pas compte que les deux types d'inégalité ont pour l'eugénisme des conséquences absolument différentes et même contraires. L'inégalité de simple différence est désirable, et la préservation de la variété humaine devrait être l'un des deux buts principaux de l'eugénisme. Mais l'inégalité de niveau ou de degré est indésirable, et le deuxième but essentiel de l'eugénisme devrait être l'élévation du niveau moyen de toutes les qualités désirables. Tandis que des divergences peuvent se manifester au sujet de certaines qualités, il ne peut y en avoir aucune sur un certain nombre des plus importantes, telle qu'une constitution saine, un haut degré d'intelligence générale innée ou une aptitude spéciale pour les mathématiques par exemple, ou pour la musique.

A l'heure actuelle, il est probable que l'effet indirect de la civilisation, loin de favoriser l'eugénisme, lui est contraire, et, de toutes façons, il semble vraisemblable que le poids mort de la stupidité génétique, de la débilité physique, de l'instabilité mentale et de la tendance aux maladies, qui existe déjà dans l'espèce humaine, s'avèrera un fardeau trop lourd pour permettre la réalisation d'un progrès réel. Ainsi, bien qu'il soit indéniable que tout programme radical d'eugénisme sera politiquement et psychologiquement impossible pendant de nombreuses années encore, il est extrêmement important pour l'Unesco de s'assurer que le problème eugénique soit étudié avec le plus grand soin et que l'opinion publique soit informée de tout ce qu'il met en jeu, de manière que ce qui est maintenant inconcevable puisse au moins devenir concevable.

Mais, bien que l'une des tâches de l'Unesco soit de se faire une opinion précise sur les problèmes fondamentaux, elle doit également s'attaquer à un certain nombre de travaux concrets et immédiats, et cela dans plusieurs domaines. Le chapitre suivant est consacré à un examen général de ces domaines d'action et à un exposé des principes qui devront guider l'Unesco dans les travaux que son programme d'action immédiate comporte.

CHAPITRE II

LA PORTEE DU PROGRAMME DE L'UNESCO

LA PORTEE DU PROGRAMME DE L'UNESCO

INTRODUCTION

Ces considérations nous ont entraînés fort loin. Nous avons été conduits à reprendre depuis ses débuts l'histoire du monde, à retracer les tentatives et les déceptions, les succès et les échecs de la vie et, en particulier, la longue chaîne ténue mais ininterrompue du processus de l'évolution grâce auquel, nous autres hommes, avons atteint la position unique que nous occupons actuellement. Nous avons dû envisager également les possibilités de l'avenir éloigné et nous rendre compte que, si nous voulons parvenir à nos destinées les plus hautes (qui sont en même temps celles de la vie elle-même), il nous faut trouver le moyen d'ajouter de nouveaux maillons à cette chaîne ascendante du progrès, mais en procédant cette fois de manière nouvelle, conscients des dangers que court l'évolution future si nous nous écartons de la bonne direction.

Ces considérations nous ont également permis d'asseoir plus solidement et de comprendre de manière plus précise les principes démocratiques de l'égalité, du respect de la dignité humaine, du primat de l'individu sur l'Etat et elles nous ont permis de nous faire une idée des lignes de conduite à suivre pour l'organisation sociale et internationale.

Il nous faut maintenant en venir à une tâche plus concrète et plus immédiate : la discussion du programme que l'Unesco espère réaliser au cours des premières années de son existence. Mais nous verrons combien il est utile de pouvoir, pour mener à bien cette tâche, s'appuyer constamment sur cette philosophie de l'évolution et sur les idées qui s'en dégagent.

Les grands buts visés par notre programme ont été, il est bon de s'en souvenir, exposés dans la Convention de l'Unesco et comprennent l'établissement de la paix et de la sécurité dans le monde, la coopération entre les nations et le développement du bien-être humain ; certains de ces buts ont été définis de manière plus précise encore dans la Convention et touchent à la mise en oeuvre des principes de dignité, d'égalité et de respect mutuel entre les hommes, au respect de la justice et de la loi, et à celui des droits et des libertés fondamentales de l'homme, tels que les définit la Charte des Nations Unies.

Mais nous avons déjà beaucoup parlé dans notre précédente discussion de ce que de tels objectifs impliquent de manière générale. Il nous faut maintenant en arriver au contenu même du programme. L'Unesco, par définition, d'après son titre même, doit s'occuper d'Education, de Science et de Culture ; et, suivant les termes de sa Convention, elle est expressément chargée d'assurer la diffusion des informations en se servant pour cela de tous les organes d'information des masses—autrement dit de la presse, du cinéma, de la radio et de la télévision.

Il nous faut maintenant examiner ces grandes questions et voir comment l'Unesco devra les aborder et les traiter. Mais nous ferons auparavant une ou deux remarques générales. Tout d'abord, il est évident que le mot *Science* ne doit pas être pris dans le sens étroit qu'on lui donne parfois dans les pays de langue anglaise lorsqu'on l'applique uniquement aux Mathématiques et aux Sciences de la nature ; il doit être pris dans une acception aussi large que possible, de manière à couvrir toutes les grandes activités intellectuelles de l'homme, tout le domaine du savoir et de la connaissance. Ce terme de "Science" englobera donc les Sciences de la Nature, les Sciences Sociales et les Humanités ou, suivant la terminologie fort logique employée par les Allemands, *Naturwissenschaft*, *Sozialwissenschaft* et *Geisteswissenschaft*. Il s'étendra donc à toutes les matières, des mathématiques à la théologie, de la physique à la philosophie, et embrassera des sujets tels que l'histoire et la sociologie, l'archéologie et l'étude des littératures classiques, aussi bien que la chimie ou la bactériologie, la géologie ou la psychologie sociale. En outre, comme nous le verrons dans un instant, l'Unesco devra faire porter ses efforts non seulement sur la poursuite de la science, mais aussi sur ses applications.

Le mot *Culture* est, lui aussi, employé dans notre titre avec un sens large. Il s'applique en premier lieu à tous les arts de création, y compris la littérature et l'architecture, la musique et la danse, la peinture et les autres arts plastiques et il embrasse également les applications de ces arts : décoration, dessin de fabrique, aménagement des villes et des campagnes, etc. . . .

Il peut en second lieu s'appliquer à la culture même de l'esprit— culture tendant à développer les goûts et les facultés de l'homme, à lui faire connaître les oeuvres intellectuelles et artistiques de notre temps et du temps passé, à lui donner quelque connaissance de l'histoire, à le familiariser avec les idées et avec le maniement des idées, à le doter d'une certaine dose de jugement, de sens critique et de personnalité. C'est dans ce sens que l'on peut parler du niveau de culture plus ou moins élevé d'une collectivité.

Enfin ce terme de "culture" peut être employé dans le sens le plus large de tous, le sens anthropologique et sociologique : il désigne alors tout l'appareil matériel et mental qui caractérise une société donnée.

Il est évident que l'Unesco doit s'intéresser aux arts, puisqu'ils constituent pour l'individu et pour la société des moyens d'expression dont on ne saurait se passer et puisqu'ils sont indispensables à l'enrichissement et au plein développement de la personnalité. Elle doit aussi s'intéresser à la culture dans le second sens que nous avons donné à ce mot, puisque les régions qui sont en retard au point de vue culturel constituent, de même que celles qui sont en retard au point de vue de la Science et de l'Éducation, un poids mort pour le reste du monde et un obstacle au progrès souhaité par l'Unesco.

L'Unesco enfin s'occupera forcément de la culture dans le troisième sens du terme, celle-ci constituant un objet d'étude pour la Section des Sciences sociales. Mais elle devra aussi, jusqu'à un

certain point, considérer en elle-même la culture ainsi entendue, de même que, s'intéressant à l'art, elle devra voir en celui-ci une activité créatrice et non pas seulement un sujet d'étude historique ou d'analyse. Dans la mesure où la civilisation matérielle, les croyances et les idées qui règnent dans une société peuvent influencer sur les progrès de cette société en matière d'éducation, de science et d'art, porter atteinte à son évolution future ou au développement de son bien-être ou la rendre dangereuse pour la paix et la sécurité du monde, l'Unesco a le devoir de s'y intéresser, même si elle n'a pas le moyen d'intervenir directement dans certaines questions relevant essentiellement de la juridiction intérieure du pays considéré.

LES APPLICATIONS DE LA SCIENCE ET DE L'ART

Enfin, et c'est là un fait général auquel nous avons déjà fait allusion—l'Unesco ne saurait faire montre d'exclusivisme intellectuel et se cantonner dans le seul domaine de la science pure et des beaux-arts. Elle ne saurait le faire parce qu'elle a le devoir de s'intéresser à l'humanité tout entière et non pas seulement aux spécialistes, à l'élite cultivée et à quelques privilégiés ; elle est expressément chargée de faire progresser un idéal tendant à donner à tous des chances égales d'éducation ; ce but ne pourrait être atteint si l'Unesco ne s'intéressait à la science et aux arts que pour encourager l'homme de science et l'artiste ou pour procéder à des études savantes sur leurs oeuvres. Il y a une autre raison pour laquelle elle ne saurait agir ainsi, c'est qu'elle est expressément chargée par sa Convention "d'aider au progrès de la prospérité commune de l'humanité." Or, l'accroissement de la prospérité humaine dépend surtout de l'application judicieuse des sciences—sciences physiques, biologiques, psychologiques et sociales—et aussi, dans le domaine des satisfactions spirituelles, de l'application des arts.

L'Unesco doit donc s'efforcer d'assurer aux sciences et aux arts à la fois le développement le plus large et les applications les plus complètes. Elle n'a naturellement ni le droit ni le désir de s'occuper dans le détail des problèmes d'alimentation ou d'agriculture, de médecine ou d'hygiène, si étroitement liés que soient ces problèmes aux applications de la science, puisque d'autres institutions des Nations Unies ont été spécialement créées pour les résoudre. Mais elle a le devoir de s'intéresser aux questions scientifiques qui sont à la base de ces problèmes ; elle devra par conséquent mettre au point le système voulu pour relier entre elles, avec une définition nette de leurs fonctions individuelles, l'Unesco elle-même, l'O.A.A. et l'Organisation internationale d'Hygiène. Une tâche analogue incombe également à l'Unesco en ce qui concerne certaines autres applications qui touchent au bien-être des travailleurs et relèvent par suite de l'Organisation Internationale du Travail ou qui, présentant un intérêt militaire, sont de la compétence de la Commission de l'Energie Atomique du Conseil de Sécurité.

Il est en outre évident que les problèmes pratiques qui ont trait aux questions économiques, à la structure sociale et au bien-être rentrent, s'ils ont à être traités par un organisme international, dans la domaine du Conseil Economique et Social ; et que certains problèmes d'anthropologie sociale, tels que la prise de contact avec la culture ou le passage d'un type de culture à un autre, problèmes qui touchent non seulement aux sciences appliquées, mais aussi à l'art, à la littérature et à l'éducation, relèveront essentiellement du Trusteeship Council et de la Section qui, au Conseil Economique et Social, s'occupe des peuples non autonomes.

Mais ce chevauchement, loin d'empêcher l'Unesco de s'intéresser d'une manière générale aux applications des sciences et des arts, l'oblige au contraire impérieusement à s'en occuper et à s'en occuper d'une manière particulière. Les institutions et organismes des Nations Unies que nous avons mentionnés plus haut sont en effet chargés de résoudre certains problèmes particuliers, dont certains sont assez larges et dont d'autres sont plus spéciaux. A l'Unesco seule incombe la vaste tâche d'étudier et d'encourager les activités les plus hautes de l'homme, de favoriser leurs applications et de poursuivre cette oeuvre de façon coordonnée en vue de buts définis.

Ce que l'Unesco peut faire dans ce vaste domaine de l'application de la science créatrice et de l'art créateur, c'est donc d'étudier les problèmes en liaison les uns avec les autres, de s'efforcer de faire prévaloir les meilleures méthodes pour mettre la théorie en pratique et de veiller à ce que l'on fasse des sciences et des arts une application judicieuse. En employant ici les mots "meilleures" et "judicieuse," nous ne nous plaçons pas uniquement au point de vue technique et nous ne songeons pas uniquement à l'efficacité immédiate. Nous donnons à ces mots un sens qui implique un véritable jugement de valeur. Il est possible d'exploiter de nouvelles méthodes d'agriculture d'une manière qui, à la longue, se révèle désastreuse, du fait qu'elle entraîne l'épuisement du sol ou l'érosion ; on peut également exploiter de telles méthodes d'une manière qui, si elle est bonne au point de vue technique, est mauvaise au point de vue social—du fait qu'elle entraîne la surpopulation, qu'elle ruine la beauté naturelle des sites, qu'elle provoque la disparition de certaines espèces végétales ou animales particulièrement intéressantes ou qu'elle crée une classe agricole défavorisée ayant un niveau de vie particulièrement bas. Il est possible également de se consacrer trop entièrement à l'exploitation de certaines découvertes d'ordre mécanique, physique ou chimique et de nuire ainsi à l'intérêt suscité par les arts ou aux facultés qui permettent à l'homme d'apprécier dans la vie de chaque jour les manifestations de la beauté ou de la création artistique en tant qu'activité humaine. L'effet contraire n'a, lui aussi, que trop tendance à se manifester lorsque les préjugés religieux ou l'obscurantisme en matière de culture dressent des obstacles en face de la recherche scientifique et empêchent l'application bienfaisante des connaissances nouvellement acquises.

Là encore, nous nous trouvons dans un domaine qui ne relève directement ou expressément d'aucune autre institution. Aucune autre institution des Nations Unies n'est chargée de donner aux arts leur application la plus complète et la meilleure ou de veiller à la satisfaction des besoins de jouissance esthétique de l'homme—jouissance qui peut résulter de la contemplation des paysages naturels, de celle du mobilier de la vie courante, de celle de bâtiments ou de cités, ou encore de l'appréciation de grandes oeuvres artistiques, musicales ou littéraires. Il n'y a pas non plus d'autre institution qui, dans le domaine des sciences, s'occupe d'applications aussi importantes que celles qui tendent à discipliner l'esprit pour lui permettre d'arriver à l'expérience dite mystique ou à d'autres degrés élevés de satisfaction spirituelle ; il n'y en a pas qui s'occupe de l'application de la psychologie à la technique du gouvernement ou qui cherche à empêcher le mauvais usage ou l'exploitation du système démocratique.

Dans ce domaine général l'Unesco doit donc poursuivre trois objectifs principaux. Elle doit d'abord chercher à découvrir quelles sont celles des applications des sciences et des arts dont ne s'occupe aucune autre institution des Nations Unies et elle doit choisir parmi ces applications celles qu'elle juge le plus important d'encourager ou d'étudier. Elle doit ensuite considérer la question de l'application pratique des sciences et des arts, en tant que cela constitue un problème social, rechercher quelles sont les raisons qui retardent parfois cette application, qui l'empêchent de porter ses fruits ou qui la dévient de la bonne voie et voir quels sont les effets d'une précipitation ou d'une lenteur exagérée. Une telle étude devrait permettre de perfectionner de manière notable la technique de l'application, perfectionnement dont la nécessité se fera sentir chaque jour davantage au fur et à mesure que se développeront les connaissances scientifiques et que s'accroîtra la complexité sociale. Enfin, son troisième objectif, celui qui est peut-être le plus difficile à atteindre, mais aussi le plus important, devrait être de relier les diverses applications des sciences et des arts et de les placer dans une échelle de valeurs de manière à pouvoir, dans chaque domaine, ne passer à l'application que dans la mesure voulue et à la vitesse convenable. Si cette étude était effectuée de manière satisfaisante et si l'on voulait bien tenir compte de ses résultats, on aurait fait un grand pas en ce qui concerne la découverte de la direction à donner à l'évolution humaine—autrement dit au bonheur humain véritable—.

L'EDUCATION

Nous pouvons maintenant examiner les grandes questions dont l'Unesco a à s'occuper, car ce n'est que si elle comprend pleinement la nature, les buts et les possibilités de certaines grandes activités et de certains grands aspects de la vie humaine que l'Unesco peut espérer arriver à mettre au point un programme détaillé.

L'Éducation (si l'on met à part les quelques exemples rudimentaires qu'on en trouve chez les mammifères inférieurs et chez les oiseaux) est une activité spécifiquement humaine ; sous sa forme la plus évoluée et considérée en tant que processus social, elle est réservée strictement à l'homme. C'est le processus au moyen duquel le savoir, l'habileté, la technique, l'intelligence, les idées, les attitudes émotionnelles et spirituelles se transmettent d'individu à individu et de génération à génération. Elle joue aussi un rôle essentiel dans le processus par lequel les aptitudes latentes de l'individu peuvent se manifester et se développer au maximum. Le terme d'éducation s'entend dans le sens large d'éducation des adultes et d'éducation de soi-même aussi bien dans le sens étroit de l'enseignement et de la formation professionnelle. L'éducation constitue un domaine à part avec ses méthodes propres, un art dans lequel on est sur le point de substituer une base scientifique à des données empiriques ou à des jugements à priori. Mais on n'a pas encore examiné de manière complète les bases scientifiques à donner à l'éducation et ce qui a jusqu'à présent été découvert n'est ni assez largement connu ni appliqué de la manière voulue. C'est, en outre, un domaine qui n'a pas encore été étudié de manière convenable sur le plan international et dont on ne peut encore qu'à peine deviner les possibilités internationales.

Dans cet état de choses il est évident que l'Unesco doit adopter certains principes généraux concernant l'éducation,—non seulement des principes visant à pourvoir l'être humain qui grandit, du moyen de gagner sa vie, ou à le rendre capable de tenir sa place dans la collectivité ou dans la société où il est né, mais aussi certains autres principes dont l'absence se fait sentir dans bien des systèmes passés ou présents d'éducation.

Le premier de ces principes serait le suivant ; l'éducation peut être et devrait être continue ; l'esprit est capable de se développer pendant toute la vie et il faudrait prévoir des moyens susceptibles d'aider à sa croissance, c'est-à-dire des méthodes d'éducation pour les adultes de tout âge et non pas seulement pour les enfants ou les jeunes gens.

Le second principe est que l'éducation a une fonction sociale aussi bien qu'une fonction individuelle, qu'elle est pour la Société, dans son ensemble, un des moyens de prendre conscience de ses traditions et de son destin et de s'adapter à des conditions nouvelles tout en lui insufflant un esprit nouveau pour de nouveaux efforts vers la pleine réalisation de ses fins.

Le troisième principe est que les recherches scientifiques sont capables de faire progresser la technique de l'éducation dans une très large mesure et, qu'en conséquence, l'Unesco doit encourager de son mieux les recherches dans ce domaine et la propagation intégrale de leurs résultats.

Il faut ajouter, étant donné que le monde d'aujourd'hui est en voie de réaliser son unité et qu'un des buts principaux de l'Unesco doit être d'aider à la réalisation rapide et pleinement réussie de cette évolution, le principe selon lequel l'Unesco doit

accorder une attention spéciale à l'éducation internationale, à l'éducation en tant que remplissant une fonction dans une société mondiale s'ajoutant à ses fonctions adaptées aux sociétés nationales, aux groupements régionaux ou religieux ou intellectuels, ou aux collectivités locales.

Un autre principe affirme que l'éducation doit chercher, non seulement à conférer aux individus le savoir, des compétences, des habitudes et certaines manières de voir, mais aussi doit faire surgir et s'épanouir leurs qualités et aptitudes naturelles, pour les aider à réaliser ce qu'elles contiennent en puissance, dans la plus large mesure possible.

Et, enfin, le principe selon lequel l'éducation ne doit pas se borner aux objectifs qui présentent, tant pour l'individu que pour la société, un caractère pratique, au sens restreint du terme, qui signifie avoir une utilité immédiate. Au contraire, elle doit comprendre, dans son domaine, des activités qui sont estimées pour elles-mêmes, que ce soit dans la sphère intellectuelle, esthétique ou morale, la connaissance pour la joie de connaître, la découverte pour le plaisir de découvrir, la beauté parce qu'elle est belle, l'art, la musique et la littérature pour leur pouvoir d'émouvoir l'esprit humain, la moralité pour mener une vie bonne et honnête, la noblesse de caractère parce qu'elle est une fin en soi.

Ceci n'implique d'ailleurs pas que de telles activités ne puissent pas, aussi, être utiles aux individus et avoir de l'importance pour les sociétés : il s'agit simplement de rappeler qu'elles ont de la valeur pour elles-mêmes et en elles-mêmes et que, pour cette raison, il faut leur donner une place dans le cadre de notre programme sur l'éducation.

Comme exemple des problèmes qui devraient, sans tarder, trouver une place dans le programme d'éducation de l'Unesco, nous pouvons mentionner les projets particuliers suivants.

Tout d'abord, la lutte contre l'analphabétisme. Il faut donner à cette question une des toutes premières priorités, en vertu de notre principe général d'après lequel une partie importante des efforts que nous ferons dans tous les domaines devrait être consacrée à répandre la lumière sur les "zones obscures" du monde.

Il le faut aussi en particulier, parce que l'instruction est une condition préalable du progrès scientifique et technique et de ses applications au bien-être général en améliorant l'état de santé général, en procurant un rendement agricole supérieur et une industrie plus productrice ; c'est une condition de l'éveil intellectuel complet et du développement mental, une condition de la conscience politique et sociale qui est la base nécessaire de la démocratie et du progrès de la société ; c'est enfin la condition nécessaire du sens international et de la connaissance des autres nations.

A la réflexion, cependant, on s'aperçoit très vite qu'une campagne contre l'analphabétisme n'est pas, à elle seule, suffisante. Elle doit être rattachée au système général de l'éducation et, si elle est appliquée aux illettrés ayant dépassé l'âge scolaire, elle doit être associée à l'éducation sociale générale, surtout pour ce qui

concerne la santé, les méthodes courantes de l'agriculture, et l'éducation civique. C'est pourquoi, dans le programme de l'Unesco, les efforts contre l'analphabétisme sont intégrés à une étude plus complète sur les principes de l'éducation.

Le problème de l'analphabétisme ne fait pas seulement ressortir la nécessité d'éviter une manière étroite d'envisager le sujet, mais montre aussi le danger qui résulterait du manque de discernement et de largeur d'esprit. Enseigner la lecture et l'écriture n'est pas une condition suffisante pour garantir les avantages mentionnés ci-dessus, même si elle en est une condition nécessaire. Assurément, pour un certain nombre de personnes, la lecture ne représente guère qu'un nouveau passe-temps, une nouvelle drogue de l'esprit, de nouveaux moyens d'éviter l'effort intellectuel, de nouvelles formes d'évasion, tout cela grâce aux journaux et aux magazines à bon marché et à la majorité des films, et elle n'oriente nullement les hommes vers les trésors accumulés de la sagesse et de l'art et vers une jouissance plus complète de la réalité ou une compréhension plus profonde de la nature et de la vie humaine.

Lorsqu'on a enseigné aux gens à lire et à écrire, on n'atteint pas nécessairement à la démocratie ou, même si l'on y parvient, on ne lui imprime pas forcément la meilleure direction. L'Allemagne nazie n'a montré que trop clairement comment un des peuples les plus instruits du monde a pu être détourné de la bonne voie et entraîné dans une évolution anti-démocratique ; et dans les pays démocratiques, les tripotages de la presse et l'asservissement de la littérature et du cinéma à des buts financiers ou politiques ne sont que trop possibles. Et enfin, si on aide ainsi à susciter l'éveil du sens international, et la connaissance de la vie internationale, ceci n'engendrera pas non plus nécessairement la paix et le bon vouloir international. Dans certains cas, par exemple, au sujet de l'Allemagne nazie, une connaissance plus poussée ne ferait peut-être que diminuer le bon vouloir. En outre, le savoir risque facilement d'être un savoir incomplet et de procurer des informations déformées, et c'est là une des sources les plus fécondes du mauvais vouloir international.

Ici, par conséquent, ainsi que dans presque tous les autres projets particuliers de notre programme, nous aurons à aborder le sujet sous son angle le plus large, en embrassant toutes ses conséquences et tout ce qu'il implique ; et la valeur d'une organisation qui, comme l'Unesco, de par sa convention, doit avoir un domaine très large et se préoccuper de toutes les activités les plus élevées de l'homme, est une fois de plus démontrée.

En outre, nous ne devons pas oublier notre principe général selon lequel la qualité doit compter autant que la quantité. Il ne faudrait pas, par exemple, que l'Unesco consacrat tous ses efforts à la tâche qui consiste à vouloir élever le niveau de l'éducation, chez les populations les moins avancées du monde. Le monde ne peut pas durer, encore moins progresser, sans des techniciens et des spécialistes de formation très poussée, sans des universités destinées à former des professeurs ou des personnes chargées de

former des professeurs, sans des hommes et des femmes instruits qui doivent lui assurer des administrateurs, des personnages politiques et des hommes d'Etat. Pour ne prendre qu'un exemple, d'après une étude officielle récente, le nombre de savants dont on disposera en Grande Bretagne dans le proche avenir sera de loin, inférieur aux besoins, à moins que des mesures ne soient prises pour en former davantage. Le nombre actuel de savants qualifiés en Grande Bretagne, est d'environ 55.000 et le nombre de diplômés scientifiques formés annuellement est voisin de 2.500. Le chiffre minimum jugé nécessaire à la Grande-Bretagne en 1955 est de 90.000 : pour l'atteindre, il faudra doubler le nombre de savants formés chaque année.

L'Unesco devrait encourager des études de ce genre dans chaque pays, et pour chaque catégorie de spécialistes,—que ce soient des spécialistes des sciences sociales ou des architectes, des médecins ou des hommes de loi, des artistes ou des philosophes—et devrait s'efforcer de combler les lacunes que sans aucun doute la plupart de ces études révéleront.

Le problème de la qualité doit être aussi abordé en prenant un point de départ opposé—la qualité de la matière première humaine, qu'il convient de former par une éducation non-spécialisée. Il sera très vite nécessaire de tenir compte du fait qu'une certaine fraction seulement des populations humaines, quelles qu'elles soient, se trouve dotée par hérédité de la capacité de tirer un bénéfice total ou même raisonnable d'une instruction supérieure ou professionnelle complète. Jusqu'à une époque tout à fait récente ce fait ne s'imposait pas, pour la simple raison que cette fraction est très grande, et que le problème a été négligé dans une large mesure par les systèmes d'éducation existants. Mais ce fait a été rendu pleinement évident par l'extension qu'a prise l'accès aux sphères supérieures de l'éducation dans certaines contrées comme c'est le cas, par exemple, dans certaines universités d'Etat et dans certains collèges aux Etats Unis et dans les Dominions britanniques, où l'enseignement supérieur est considéré comme un droit pour quiconque le désire, car un nombre exagérément grand d'élèves (quelquefois même une majorité de ceux qui ont été reçus à l'entrée) ne se trouvent pas qualifiés pour poursuivre des études à la fin de leur première année.

Le fait a aussi été mis en relief par l'extension qu'ont prise les tests sur l'intelligence, certaines autorités dans ce domaine allant jusqu'à soutenir que seulement 10 à 20% de la population sont capables de profiter d'un cours d'Université. Même si cette estimation particulière est presque certainement au dessous de la réalité, on ne peut émettre aucun doute sur ce fait fondamental. Ceux qui peuvent tirer profit de la préparation d'un diplôme universitaire actuel, ne représentent qu'un certain pourcentage, que ce pourcentage soit de 20, de 40 ou même de 60% : pour les autres, les efforts accomplis ne sont qu'un gaspillage de leur jeunesse, du temps et du talent des professeurs d'Université, et des deniers publics.

Plus l'Unesco réussira dans la tâche qui lui est expressément assignée et qui consiste à favoriser l'égalité des chances d'accès à l'enseignement, plus cet état de choses regrettable sera apparent. Il est donc urgent, pour l'Unesco, d'encourager l'étude exacte de la répartition de l'intelligence et des autres aptitudes à l'instruction, parmi un aussi grand nombre de gens que possible. Ce n'est que lorsque ce travail sera accompli de manière satisfaisante qu'on pourra préparer convenablement l'élévation du degré d'instruction. Un tel système s'acquittera des fonctions qui sont maintenant, pour une grande part, assumées par les établissements actuels tels que les Universités, les Grandes Ecoles et les Ecoles techniques, etc., qui se proposent de former des chefs dans le domaine de la pensée et pour la conduite des affaires, des professeurs, des médecins, des architectes, des hommes de loi et des membres d'autres professions libérales, des administrateurs, des spécialistes et des techniciens de hauts grades dans toutes les sphères. Mais il devrait aussi comprendre, nous pouvons le supposer, des dispositions pour certains types nouveaux d'instruction supérieure destinés à ceux dont le coefficient intellectuel et les aptitudes sont quantitativement inférieurs, qui désirent pourtant ou que la société désire voir consacrer une certaine période, au sortir de l'adolescence, à poursuivre leur instruction au lieu de gagner leur vie. Et, lorsque le moment sera venu, l'Unesco devra évidemment aider à établir, à la fois quant au contenu et quant aux méthodes, les conditions requises par ce type nouveau d'instruction supérieure.

Mais le problème de la qualité ne concerne pas seulement le degré d'intelligence ; il concerne aussi des différences dans les aptitudes innées et dans les types de tempérament. On sait parfaitement, par exemple, que les aptitudes pour les mathématiques et la musique ont une base génétique, de même que l'aptitude aux arts plastiques, à l'histoire naturelle, à la mécanique, etc. Il sera important pour l'Unesco d'aider à élaborer des méthodes appropriées pour déterminer le degré des aptitudes spéciales de cette nature, et plus tard de faire entrer dans les systèmes d'éducation de l'avenir les faits ainsi découverts.

En outre, les tempéraments peuvent prédisposer à tel métier ou l'interdire. Les pédagogues ont attiré l'attention, par exemple, sur le problème spécial que présente la sensibilité de l'adolescent, qui est souvent doué aux points de vue intellectuel et affectif mais que son excès de sensibilité pousse souvent à manquer de confiance en soi, à se tenir à l'écart de la vie du groupe, à douter de sa capacité lorsqu'il s'agit de questions pratiques ou de responsabilités sociales. Il en résulte qu'un grand nombre de personnes de cette catégorie ont tendance à se ranger parmi les pseudo-intellectuels et les dilettantes, ou à s'adonner à des travaux qui n'exigent ni initiative ni responsabilité, alors qu'un grand nombre d'entre eux, si leur éducation avait été vraiment efficace, auraient pu échapper aux effets de leur tempérament, et trouver un emploi où les qualités de sensibilité et de scrupule sont extrêmement désirables (bien que de telles qualités soient souvent rares) dans le fonctionnarisme et la

haute administration. A supposer même que ces personnes réussissent dans une carrière intellectuelle, il eût été plus profitable à la société que leur aversion pour les heurts et les à-coups de l'existence ne les aient pas tenu à l'écart des services publics. Mais si l'on veut développer et utiliser au mieux les dons des hommes et des femmes de ce type, il sera nécessaire de procéder à des études spéciales ; et celles-ci devraient aussi trouver place dans le programme de l'Unesco.

Le problème inverse se présente également—celui qui consiste à veiller à ce que le pouvoir ne tombe pas entre les mains de ceux qui ne devraient pas le posséder—ceux qui cherchent le pouvoir pour lui-même, les mégalomanes, les arrivistes, les sadiques, les âpôtres endurcis et grossiers du succès à tout prix. Mais ceci, bien que l'Unesco doive certainement un jour s'en occuper, est un problème plus complexe, et l'un de ceux qui doivent être examinés par les spécialistes des sciences sociales aussi bien que par ceux de l'éducation.

Un autre point que l'Unesco devrait inscrire à son programme aussi tôt que possible, consiste dans l'étude de l'application à l'éducation de la psychanalyse et d'autres écoles de psychologie de l'inconscient. Bien qu'un certain refoulement semble indispensable si l'on veut voir se développer chez l'enfant un sens moral normal et une personnalité complète, il est cependant non moins évident qu'un refoulement excessif s'exerçant au profit d'une seule idée peut provoquer diverses déformations de caractère, un arrêt du développement et, par exemple, un sens hypertrophié du péché qui peut être désastreux pour l'individu lui-même ou pour les autres. Si nous pouvions découvrir quelques moyens pour régulariser le processus de refoulement et ses effets nous serions sans aucun doute en mesure de rendre le monde plus heureux et de lui permettre de mieux fonctionner. Cela signifie qu'il faudrait faire commencer l'éducation au berceau et non plus à l'école maternelle.

Pour conclure sur un problème de caractère plus immédiat, l'Unesco se propose d'encourager de nouvelles études et de nouvelles expériences sur la méthode de discussion en groupe. Chaque conquête de la démocratie, que ce soit dans le domaine de la politique, de l'économie ou de la culture, rend plus nécessaire parmi les populations une prise de conscience générale des problèmes, des tâches et des possibilités qui les affrontent. La discussion en groupe, lorsqu'elle est bien conduite et organisée par des institutions telles que le "Bureau of current Affairs" semble être une des méthodes les plus fructueuses à cet égard, et l'Unesco doit faire une enquête sur ses possibilités dans les différents types de sociétés et à différentes fins spéciales.

Un problème inverse est celui de l'Information, notamment pour le Gouvernement. A l'époque moderne, des institutions de ce genre sont indispensables pour faire l'éducation civique des adultes. Mais elles peuvent facilement dégénérer jusqu'à n'être plus que des organes de justification pour les Ministères et les services, ou bien encore de simple propagande. L'étude la plus minutieuse de leurs

usages et de leurs abus, de leurs possibilités et de leurs limitations, entreprise à la fois sous la rapport de l'éducation et sous celui de la science sociale, est d'une grande importance et a un caractère de toute urgence, au stade actuel de l'évolution humaine.

SCIENCE

Le titre de l'Unesco comprend la Science et la Culture aussi bien que l'Education. Ces deux rubriques couvrent la plupart des activités humaines qui possèdent une haute valeur intrinsèque, parce qu'elles ne sont pas principalement ou uniquement des moyens pour arriver à une fin, tels que l'agriculture ou le bâtiment, les transports ou la production industrielle, mais, bien qu'elles doivent toujours avoir le caractère de moyens à certains égards, parce qu'elles sont aussi des fins en soi.

Dans le programme de l'Unesco, nous l'avons vu, la science doit comprendre toutes les formes de la poursuite, de l'organisation et de l'application du savoir. Au cours des quelques derniers siècles, cet ensemble des activités humaines a été de plus en plus dominé par ce que l'on appelle généralement la méthode scientifique. Négativement, ceci implique qu'on rejette l'autorité, qu'elle soit humaine ou divine, qu'elle provienne de la tradition ou de la révélation et aussi qu'on cesse de s'appuyer avant tout sur l'érudition ou la raison pure, voire sur l'ouï-dire ou l'anecdote. Positivement ceci implique tout d'abord le développement d'une méthode vieille comme le monde, la recherche par tâtonnements et l'empirisme, jusqu'à ce qu'elle devienne la recherche scientifique, où les découvertes nouvelles (aussi bien que les idées anciennes) sont régulièrement mises à l'épreuve des faits, par *l'expérience* chaque fois que celle-ci est possible, par *l'observation* ou par *l'analyse mathématique* lorsque l'expérience n'est pas possible ; et ensuite ceci implique le développement des méthodes intellectuelles également immémoriales du mythe, de la rationalisation, et de la logique, jusqu'à ce qu'elles deviennent l'explication scientifique, qui permet d'édifier des théories de plus en plus vastes enveloppant l'ensemble des phénomènes établis, là encore en recourant sans cesse à la pierre de touche des faits, en cherchant sans cesse la confirmation par l'expérience.

Il est maintenant bien établi que la méthode scientifique est le seul moyen sûr d'augmenter à la fois notre connaissance des phénomènes objectifs de la nature, et notre pouvoir d'agir sur eux. Elle est maintenant appliquée de plus en plus, quoiqu'il faille l'adapter à un objet d'étude différent, à l'étude de l'homme, de ses travaux et de ses manières de vivre, et, aux mains des spécialistes des sciences sociales, elle sera à même d'accroître notre connaissance des phénomènes de la vie humaine et sociale, et notre pouvoir d'agir sur eux, de manière presque aussi remarquable qu'elle a pu le faire, et le fait encore, aux mains des spécialistes des sciences de la nature.

“*Presque aussi remarquable*” : la raison pour laquelle nous ne pouvons nous attendre à un résultat “*tout à fait*” aussi remarquable tient à la différence des faits dont les sciences sociales ont à traiter. Les sciences de la nature s’occupent d’attributs de la réalité extérieure que l’on peut soumettre, en dernière analyse, à l’épreuve de l’observation par le témoignage des sens. On y peut négliger tous les autres attributs, tous les autres rapports possibles : valeurs, émotions, intentions, significations sur le plan général. Il en résulte qu’une part croissante des données brutes de la science sont sous forme de mesures, sous forme quantitative.

De cette méthode quantitative est résulté un recours de plus en plus fréquent à la mathématique, si bien qu’aujourd’hui, dans les sciences aussi évoluées que la physique et, à un degré moindre, la génétique, la raison pure, qui trouve son instrument dans la méthode mathématique, est en mesure de parvenir à de nouvelles conclusions, quelquefois d’une grande complexité, et d’une importance fondamentale, à partir d’un petit nombre de faits et de principes établis.

Comme nous aurons l’occasion de le remarquer plus loin, on ne peut entièrement bannir les valeurs des sciences de la nature : dans certaines branches de la biologie, même si l’on commence par les négliger, elles réapparaissent plus tard avec des résultats assez significatifs. *Naturam expelles furca, tamen usque recurret*. Mais dans les sciences sociales on ne peut les bannir entièrement et il est même dangereux de les négliger temporairement. Même lorsqu’il est possible de mettre les données sociologiques sous une forme entièrement quantitative, comme par exemple dans les statistiques démographiques ou médicales ou dans les rapports économiques, les sentiments, les valeurs et les buts humains doivent être pris en considération si l’on veut soit comprendre convenablement les phénomènes, soit espérer exercer sur eux une action convenable ; or les valeurs sont incommensurables, quelle que soit l’échelle quantitative. C’est ainsi que les statistiques démographiques et leurs analyses mathématiques mettent en lumière un mouvement de population temporairement inévitable. Mais c’est seulement la compréhension des mobiles qui poussent les gens à avoir beaucoup, peu, ou pas d’enfants qui nous aidera à modifier ce mouvement si tel est notre désir ; et ces mobiles dépendent de leur échelle de valeurs.

Il demeure vrai, cependant, que la méthode scientifique est de loin le moyen le plus important dont nous disposions pour augmenter le volume de nos connaissances, le degré de notre compréhension, et la mesure de notre pouvoir en ce qui concerne les phénomènes objectifs. Il demeure vrai, en outre, que les conséquences des découvertes faites dans les sciences de la nature peuvent amener des changements dans la société humaine (y compris souvent des changements dans notre échelle de valeurs) plus grands que n’en peuvent amener tous autres moyens.

La Science, comme on le déclare souvent, avec raison, est par nature opposée aux orthodoxies dogmatiques et aux exigences de l’autorité. Elle se développe, prête à accueillir ou au besoin à réviser toute opinion, par la découverte de faits nouveaux ou par une

nouvelle interprétation de faits déjà connus. On oublie quelquefois, pourtant, que cette suspension permanente du jugement, cette humilité intellectuelle, qui ne prétend à aucune explication définitive ou complète, n'implique nullement que la science ne se crée pas ses propres certitudes. La différence entre le dogme, qu'il soit religieux ou philosophique, et la vérité scientifique est la suivante : le dogme pose, quoi qu'on en puisse dire, que tels ou tels faits sont, ainsi que telles ou telles explications, éternellement et complètement vraies, attitude qui suppose que toute recherche ultérieure est par conséquent soit inutile, soit impie. La science, cependant, en s'appuyant sur son expérience féconde, affirme avec confiance que le raisonnement *a priori* n'est pas à même d'atteindre la vérité, que la vérité n'est jamais complète et qu'une explication n'est jamais entièrement valable, ou valable pour l'éternité. D'autre part, la méthode scientifique, dans les limites très étendues où elle peut s'appliquer, conduit régulièrement à une vérité plus grande, à la fois au sens quantitatif d'un plus grand nombre de vérités et au sens qualitatif d'une vérité plus profonde, plus précise, et plus complète.

Elle produit aussi une masse croissante de connaissances éprouvées, qui est permanente et irréfutable. Ceux qui n'aiment pas la science, ceux qui la craignent, affirment que puisque la science est toujours en train de changer d'avis, il n'existe rien qu'on puisse qualifier de certitude scientifique. Une telle vue est pourtant tout à fait incorrecte. Ce sont les grandes théories qui changent, mais non les faits vérifiés que ces théories cherchent à ordonner et à expliquer. Les théories nouvelles peuvent conduire à la découverte de faits nouveaux, mais cela ne modifie pas nécessairement les faits anciens. Elles peuvent conduire aussi à une modification des faits anciens, mais ce n'est jamais un rejet, c'est seulement une correction quantitative, ou le résultat imprévu d'une analyse plus poussée.

C'est ainsi qu'il n'est rien de plus révolutionnaire, dans le domaine de la théorie, que la substitution d'un univers Einsteinien à un univers Newtonien. Mais cela n'a rien changé, pratiquement, à la masse des faits établis selon les principes Newtoniens : trajectoire des projectiles, mouvements des planètes et des marées, etc. La gravitation a cessé d'être ce que supposait Newton, mais les formules Newtoniennes s'appliquent toujours, sauf dans des conditions spéciales et limitées. De même, la découverte de la constitution extrêmement complexe des atomes a amené un changement radical de nos idées sur la structure de la matière. Mais, bien qu'elle ait rendu l'emploi du mot "*atome*" désormais étymologiquement fautif, elle n'a pas infirmé le fait scientifique fondamental découvert par Dalton : à savoir, que la matière est formée de particules et que l'ultime particule isolée de chacun des éléments chimiques est ce que nous continuons d'appeler "*un atome*."

D'autres éléments vérifiés et permanents dans l'ensemble des connaissances scientifiques, en plus de ceux mentionnés à l'instant, de la mécanique terrestre et céleste et de la structure de la matière en particules, comprennent le fait de l'évolution (opposé à l'idée de création) ; les faits de la combinaison chimique (par opposition à la

transmutation des alchimistes) ; le fait de la biogénèse, ou continuité de la substance dans la reproduction (par opposition à la génération spontanée) ; le fait de l'origine microbienne de multiples maladies (par opposition aux exhalations, à la théorie des humeurs, ou du châtement divin) ; les faits de l'hérédité mendélienne ou chromosomique (par opposition au spermisme, à l'ovisme, aux impressions maternelles, à la télégonie et à tout le monceau de superstitions et de spéculations qui envahissent ce domaine); les faits de la géologie moderne et de la physiographie (par opposition au catastrophisme et au créationnisme) ; les faits du refoulement et de la dissociation psychologique (qu'il s'agisse des interprétations freudiennes, jungiennes ou behaviouristes ou de toute autre base); les faits de la croissance et de la physiologie des plantes (par opposition aux théories magiques des populations agricoles primitives ou aux théories vitalistes des siècles qui ont suivi) et ainsi de suite dans tous les domaines de la connaissance de la nature.

De tels faits peuvent être modifiés et étendus, mais ils ne peuvent être détruits. Bien qu'il ne s'agisse pas de dogmes, on peut peut-être dire qu'ils constituent la doctrine scientifique. L'Unesco doit veiller à ce que ses activités et ses idées ne s'opposent pas à ce corps de doctrine établie, en même temps qu'elle doit encourager l'emploi de la méthode scientifique partout où elle est applicable. C'est ainsi qu'elle ne peut ni ne doit tolérer que la superstition ou les préjugés religieux fassent obstacle à la recherche ou en paralysent les applications. Elle ne doit prêter aucune attention, elle doit au besoin lutter contre des mouvements anti-scientifiques ou contraires à l'esprit de la science tels que l'antivivisectionnisme, le fondamentalisme religieux, la croyance aux miracles, le spiritisme, etc. Pour réaliser efficacement ce propos, il faut développer largement l'éducation populaire en ce qui concerne les faits scientifiques, la signification de la méthode scientifique, et les possibilités d'application de la science à l'amélioration du sort matériel de l'humanité.

Elle doit d'autre part se garder de devenir elle-même dogmatique et de nier *a priori* les possibilités de développement révolutionnaire du savoir. Au contraire, elle doit veiller tout particulièrement à ce qu'on explore avec assez de soin les domaines situés aux confins de la science, surtout ceux qui sont négligés par la science orthodoxe ou officielle. A titre d'exemple, nous pourrions citer ce qu'on appelle maintenant généralement la parapsychologie, l'étude de propriétés de l'esprit qui sont rares et pour le moment inexplicables scientifiquement, telles que la perception extrasensorielle sous toutes ses formes. Les recherches laborieuses poursuivies récemment par un ou deux savants dans ce domaine peu connu du public semblent avoir établi la réalité d'un certain degré non seulement de connaissance extra-sensorielle, mais encore de préconnaissances. Il est urgent de soumettre ces phénomènes à un examen très poussé afin d'édifier une théorie scientifique nouvelle et plus vaste servant de charpente à nos connaissances.

Ou pour choisir un exemple quelque peu différent, celui du pouvoir étonnant que les yogis hindous et que d'autres mystiques ont acquis par des techniques et des exercices compliqués, à la fois sur leurs fonctions organiques et sur leurs états mentaux. Les faits eux-mêmes ne laissent aucun doute, mais ni les mécanismes physiologiques et psychologiques mis en jeu, ni les conséquences scientifiques générales entraînées ne sont actuellement compris. Il semblerait désirable de faire étudier soigneusement ces phénomènes par des physiologistes et des psychologues éprouvés y compris certains qui consentiraient à se soumettre eux-mêmes à cet entraînement. Tout le monde ne pourrait pas se soumettre à une épreuve aussi longue, mais les résultats seraient sans doute de la plus haute importance, non seulement en ce qu'ils accroîtraient nos connaissances scientifiques, mais encore en ce qu'ils mettraient la satisfaction spirituelle des expériences dites mystiques à la portée d'un plus grand nombre d'hommes et de femmes de tous les pays.

Un autre sujet tout à fait différent, situé lui aussi, aux confins de la science, est l'eugénique. L'eugénique n'a cessé d'être à la limite du scientifique et de l'anti-scientifique, constamment en danger de devenir une pseudo-science, fondée sur des idées politiques préconçues ou sur l'affirmation d'une supériorité et d'une infériorité de races et de classes. Il est cependant essentiel de faire entrer l'eugénique entièrement dans le domaine de la science, car dans un avenir assez proche le problème de l'amélioration de la qualité moyenne des êtres humains deviendra vraisemblablement urgent et l'on ne pourra le résoudre qu'en appliquant les découvertes d'un eugénisme vraiment scientifique.

Les sciences de la nature sont l'un des domaines où deux des principes généraux de l'Unesco—(c) penser en termes mondiaux et (b) dissiper les ténèbres des "zones obscures" du monde sont le plus évidemment applicables. La science est déjà l'activité la plus internationale de l'homme, et elle illustre, sous la forme la plus poussée parce que la plus consciente, la nouvelle méthode qui permet à l'homme de progresser dans l'évolution au moyen de la tradition cumulative. Pour employer des termes nous touchant de plus près, l'application des connaissances scientifiques fournit maintenant l'un des moyens principaux d'élever le niveau du bien-être humain.

Il est dans l'essence même du progrès scientifique que les résultats soient librement et entièrement publiés, en d'autres termes que la connaissance et les idées scientifiques soient mises en commun. Plus complète sera cette mise en commun, plus rapide sera le progrès. Mais pour que cette mise en commun soit complète, particulièrement en ce qui touche aux applications, il est nécessaire que la science progresse dans toutes les parties du monde et non pas seulement dans un petit nombre de pays favorisés, car les problèmes à résoudre et les méthodes d'application diffèrent d'une région à l'autre. Pour atteindre ce but, l'Unesco, entre autres choses, étudiera quelle fraction du budget gouvernemental et du

revenu national est consacrée dans chaque pays aux différents types et catégories de recherches scientifiques, et elle donnera une large publicité aux résultats de cette enquête.

La question pratique de stimuler le progrès scientifique dans les "zones obscures" est traitée au chapitre des Sciences.

L'Unesco, comme il a déjà été dit, doit s'occuper de science appliquée aussi bien que de science pure. Il vaut la peine de souligner que les applications de la science font que nous nous heurtons immédiatement à des problèmes sociaux de toutes sortes. Quelques uns sont évidents et découlent directement du sujet. C'est ainsi que l'application de la génétique à l'eugénique soulève immédiatement des questions de valeurs : quelles qualités doit-on considérer qu'il convient d'encourager chez les êtres humains de l'avenir ? Mais beaucoup n'en découlent qu'indirectement. Pour prendre un seul exemple, l'industrialisme n'a pas seulement transformé et largement détruit les anciennes manières de vivre dans les pays où il a pris naissance, mais il est en train de faire de même dans les pays les plus éloignés et les plus primitifs dont il est maintenant en train de pénétrer la vie. En liaison avec le laisser-faire et les systèmes d'économie capitalistes, il n'a pas seulement créé beaucoup de laideur (évitable pour une bonne part), mais il a détourné les hommes du souci de la beauté et de l'art, de leur signification et de leur valeur dans la vie, et ce par son insistance sur les valeurs financières et par la fascination qu'exercent sur de jeunes esprits les produits des inventions mécaniques. Aussi, l'Unesco, qui se pré-occupe de toutes les activités supérieures de l'homme, doit-elle s'efforcer de veiller à ce que la science soit mêlée d'art, à ce qu'en détrônant la tradition classique dans l'éducation, on ne la remplace pas par quelque nouveau système non moins rigide, non moins incomplet, reposant sur les sciences de la nature, et en général, à ce que la société soit bien pénétrée d'un système convenable de valeurs.

Ceci nous amène au domaine d'une autre section de l'Unesco, celle des sciences sociales et humaines.

LES VALEURS HUMAINES : LA PHILOSOPHIE ET LES HUMANITÉS

Dans les domaines de la philosophie, des humanités et des arts, la méthode scientifique, bien que nécessaire, n'est plus suffisante. Elle ne l'est plus parce qu'ils impliquent des jugements de valeur en même temps que des questions de fait et de compréhension intellectuelle. L'histoire s'intéresse autant aux pensées et aux principes humains qu'à l'entourage physique. Explicitement ou implicitement, l'histoire de l'art nous apporte une histoire des modifications et de l'évolution des jugements et des valeurs esthétiques ; l'étude comparée des religions et l'histoire de la morale en font de même pour les jugements et valeurs moraux ; par ailleurs, l'esthétique et l'éthique,

ces deux leviers de la philosophie, vont plus loin encore, puisqu'elles s'efforcent de découvrir les critères de jugements corrects en matière esthétique et morale.

Grâce à l'emploi des sciences sociales, qui utilisent la méthode scientifique, mais s'efforcent de l'appliquer aux valeurs, ou au moins à des domaines comportant des questions de valeur, il est possible de consolider la passerelle nécessaire jetée entre le royaume des faits et le royaume des valeurs, entre la tâche de contrôle pratique et la création du bien ou du juste, entre les fins et les moyens. Ces sciences peuvent, par exemple, d'une part examiner les corrélatifs physiques et biologiques des valeurs en même temps que leurs origines historiques et leurs bases possibles dans l'évolution, et, d'autre part, elles peuvent procéder à une étude comparative et analytique des effets exercés sur la Société par les différentes valeurs dominantes.

En présence de valeurs rivales, l'Unesco ne peut être neutre. Même si elle devait refuser de faire entre elles un choix conscient, elle découvrirait que les besoins d'action supposent ce choix, en sorte qu'elle serait conduite, en fin de compte, à adopter inconsciemment un système de valeurs. Un système de valeurs adopté inconsciemment a moins de chances d'être vrai qu'un système étudié et recherché consciemment.

Ceci vaut aussi pour le savant qui déclare ne point croire en la philosophie mais qui, en fait, de façon inconsciente ou dénuée de sens critique, a recours, dans son travail, à certains postulats philosophiques de vaste portée. Cela vaut encore pour l'homme de la rue qui, lorsqu'il déclare : "Je ne comprends rien à l'art, mais je sais ce qui me plaît," s'est en fait créé toute une échelle de valeurs esthétiques. Cela vaut encore pour tous ceux qui refusent d'examiner leurs croyances morales et qui, pourtant, quoi qu'ils entreprennent, ou quelque opinion qu'ils expriment, agissent conformément à une échelle de valeurs morales d'autant plus insidieuse qu'elle n'est pas clairement reconnue comme telle.

En conséquence, l'Unesco doit encourager l'étude de la philosophie et contribuer, pour le bonheur de l'humanité dans son ensemble, à clarifier les notions de valeur. Elle le doit aussi pour posséder sa propre échelle de valeurs mûrement réfléchies et susceptibles de lui servir de guide dans l'accomplissement de ses tâches et de lui indiquer, de façon positive, ce qu'elle doit entreprendre ou aider et, d'une façon négative, ce qu'elle doit fuir ou décourager.

Et c'est ici que la philosophie de l'humanisme évolutionniste que j'ai esquissée dans mon premier chapitre lui servira de guide. Une telle philosophie est scientifique parce qu'elle s'en réfère constamment aux faits de l'existence. Elle prolonge et exprime de façon nouvelle la théologie naturelle de Paley et les autres philosophies qui s'efforcent de déduire les attributs du Créateur des propriétés de sa création. Elle la prolonge parce qu'elle examine toute l'étendue des phénomènes naturels aussi bien dans l'espace que dans le temps, en sorte qu'elle s'efforce de découvrir une direction

plutôt qu'un dessein statique, et elle l'exprime de façon radicalement nouvelle parce qu'elle ne se risque ni à traduire les faits naturels en termes surnaturels, ni à tirer trop vite et sans justification la conclusion qu'une direction observée doit impliquer une intention sous-jacente.

Elle rattachera donc ses valeurs éthiques aux directions discernables dans l'évolution en les fondant sur le fait du progrès biologique et en formant une superstructure adaptée aux principes du progrès social. Sur cette base, il n'existe rien d'immuable ou d'éternel en éthique, et pourtant, il subsiste des valeurs éthiques générales et durables : nous faisons allusion à celles qui favorisent une organisation sociale de nature à donner aux individus tous les moyens de développer ou d'exprimer leur personnalité d'une manière compatible avec le maintien et le progrès de la société.

L'aspect social de ce double rôle s'impose parce que les mécanismes sociaux procurent le fondement principal d'une rapide évolution humaine, et on ne peut arriver au progrès que par l'amélioration de l'organisation sociale. L'aspect personnel naît du fait que l'être humain individuel est le plus haut produit de l'évolution et que seule l'amélioration future de l'être humain peut permettre au progrès de se manifester. Si l'on considère l'éthique de ce point de vue, on peut voir que certains systèmes de morale ont fait porter l'accent trop peu sur les exigences de l'individu, d'autres trop peu sur celles de la société ; ou encore nous percevons que certains ont trop fait porter l'accent sur le présent en s'efforçant d'enfermer un processus dynamique dans des liens éthiques statiques, tandis que d'autres sont allés à l'extrême opposé et ont négligé le présent au point de s'efforcer de rattacher leur morale non pas à notre monde, mais à l'autre.

De plus, même s'il existe de grands principes moraux présentant un caractère de généralité et de durée, il n'en reste pas moins que le détail de leur énoncé changera obligatoirement d'âge en âge. L'éthique des peuples vivant en tribu, diffère inévitablement de celle de la civilisation féodale ou industrielle. Les systèmes éthiques contemporains reposent encore, en grande partie, sur des concepts issus d'un monde pré-scientifique et fragmenté en nations. Nous devons les rattacher à notre nouvelle connaissance, à notre nouvelle proximité réciproque. C'est ainsi, par exemple, que l'essor de la bactériologie moderne a, du coup, entraîné de nouvelles responsabilités morales pour l'homme dans des domaines tels que l'adduction d'eau, la pasteurisation du lait, les règles de quarantaine et la santé publique dans son ensemble ; cependant que le resserrement du monde a, pour la première fois, fait d'une famine en Chine ou d'une épidémie aux Indes un problème moral qui touche les peuples d'Europe et d'Amérique. De même, les nouvelles techniques d'assassinat collectif pratiquées par le nationalisme exacerbé d'Hitler ont conduit à définir à Nuremberg un nouveau crime contre la loi internationale : le crime de génocide. On peut dire d'une façon générale qu'il devient nécessaire d'étendre nos responsabilités et nos

jugements moraux personnels à de nombreuses actions collectives et d'apparence impersonnelles—en d'autres termes nous devons entreprendre de socialiser largement l'éthique.

L'une des tâches principales de la Section de Philosophie de l'Unesco devra consister à stimuler, en coopération avec les spécialistes des sciences de la nature et des sciences sociales, la recherche d'un nouveau système moral en accord avec le savoir moderne et adapté au rôle nouveau imposé à l'éthique par la société contemporaine.

D'un façon plus générale encore, elle devrait stimuler la recherche, si urgente à notre époque de transition extrêmement rapide, d'une philosophie mondiale, d'un arrière-plan de pensée unifiée et unificatrice appropriée au monde moderne.

Au cours de mon premier chapitre, j'ai examiné certains aspects de cette philosophie générale. Il me reste à dire ici que c'était là l'expression de mon seul point de vue personnel et que sous ce rapport l'Unesco doit, de toute évidence, avancer au moyen de conférences et d'entretiens entre les penseurs les plus éminents de chaque région du monde et de toutes les provinces de la pensée et du savoir. Les seuls postulats que l'Unesco puisse adopter sont que le succès de cette tâche est possible,—que certains modes de pensée sont inadmissibles : le mode dogmatique, par exemple, ou le mode exclusivement logique, ou encore le mode absolu se refusant à tout compromis—, que la méthode scientifique doit jouer son rôle et qu'il faut constamment s'en rapporter aux faits et principes scientifiques d'une part et, d'autre part, aux faits subjectifs de la conscience humaine.

De surcroît, la Section de Philosophie de l'Unesco devra certainement entreprendre quantité de tâches spécialisées dont le caractère est philosophique au sens le plus étroit du terme : mise au clair de la philosophie des sciences et de la méthode scientifique ; exposé nouveau d'une esthétique tenant compte des arts des peuples primitifs, des divers courants de l'art moderne, des rapports existant entre la psychologie profonde et l'expression esthétique, le rôle et la valeur de l'art dans la vie de l'individu et de la collectivité ; un examen de la sémantique dans ses aspects les plus généraux ; etc. . . .

La Section de Philosophie ne soutiendra plus, (comme on pouvait le soutenir de façon justifiée à certaines époques de l'histoire), que la philosophie devrait embrasser l'ensemble de la connaissance humaine, ni que les philosophes peuvent arriver à des résultats positifs par pure cogitation ou dans la solitude d'une tour d'ivoire. Au contraire, elle admettra le postulat qui veut que la philosophie ait, en gros, dans le monde contemporain, un double rôle. D'abord un rôle de critique générale, une critique des postulats du savant, de l'artiste, du mathématicien, du penseur politique et de l'homme de la rue ; une critique des méthodes de pensée de l'homme en général, y compris la faculté critique elle-même. Et, en second lieu, la fonction de synthèse qui consiste à rattacher les découvertes de toutes les autres activités de l'esprit humain, qu'elles soient morales et esthétiques aussi bien qu'intellectuelles, entre

elles, et à la critique philosophique, et à distiller le résultat de cette opération sous une forme unique. Pour l'une et l'autre de ces fonctions, les philosophes doivent se tenir en contact étroit avec toutes les autres activités supérieures de l'homme, à la fois avec les travailleurs intellectuels dans les différentes branches et avec leurs travaux.

Les Humanités, en employant le terme dans le sens élargi qui couvre toutes les études d'humanisme aussi bien que le domaine classique envisagé sous l'expression *Litterae Humaniores*, traitent aussi de sujets qui impliquent des valeurs humaines, et se refusent entièrement ou en partie à considérer les méthodes scientifiques comme applicables à leur domaine. Mais elles sont plus discursives et plus concrètes dans leur façon de procéder que ne l'est la philosophie : car elles ont pour domaine d'étude l'histoire, la littérature, l'art et la culture en général. On devrait, avec juste raison, accorder une attention complète à l'antiquité classique de la Grèce et de Rome, mais il est nécessaire, aujourd'hui, de les étudier et de les enseigner d'un point de vue comparatif et historique, au lieu de les isoler dans le temps et l'espace comme on a eu trop souvent l'habitude de le faire. La bataille entre les Anciens et les Modernes, qui commença vers le fin du XVII^e siècle, devait inévitablement être perdue par les Anciens. Aujourd'hui, cependant, nous pouvons constater que ce n'est pas une bataille qu'il nous faut, mais une réconciliation entre les exigences en apparence opposées de l'esprit antique et de l'esprit moderne au sein du processus unique de l'évolution de l'histoire.

La tâche principale qui se présente aux humanités aujourd'hui semblerait être d'aider à édifier une histoire du développement de l'esprit humain, en particulier en ce qui concerne les sommets atteints dans le domaine de la culture. Pour cette tâche, l'aide des critiques d'art et des artistes sera nécessaire, aussi bien que celle des historiens d'art ; celle des anthropologues et des étudiants en religion comparée aussi bien que celle des théologiens de tous ordres ; celle des archéologues aussi bien que des humanistes ; des poètes et des hommes de lettres créateurs aussi bien que des professeurs de littérature ; et l'on aura besoin également du soutien sans réserve des historiens : et tout au long de cette tâche il faudra accorder à l'évolution de la culture dans les diverses régions de l'Orient la même attention qu'à celle de la culture en Occident.

Une fois de plus, l'Unesco pourra être utile, en restant fidèle à son point de vue multilatéral, et en réunissant des personnes appartenant à tous ces domaines variés pour qu'elles apportent leur concours à quelque face de cette oeuvre considérable.

Ainsi que je l'ai indiqué plus haut, l'extension de l'organisation sociale, qui représente le mécanisme du progrès humain, ne doit pas être incompatible avec l'épanouissement plus complet de l'individu, l'un des principaux buts de notre évolution : bien mieux, elle doit y concourir. Imprimer une orientation à ce problème

crucial de notre temps doit être un des objectifs de l'Unesco : pour y parvenir nous avons besoin d'un examen profond et complet de l'individu humain dans ses rapports avec la structure sociale.

Cet examen, pour être de quelque utilité, devra aborder le problème de manière neuve. Il devra être scientifique aussi bien qu'humaniste dans le sens ancien du terme, et il devra faire appel à l'art et à la morale aussi bien qu'à l'intellect.

La science telle que nous la connaissons, consiste presque entièrement en lois statistiques, dérivées de l'étude molaire des phénomènes. Toutefois, ce caractère est dû au fait historique d'après lequel les sciences physico-chimiques, étant plus simples, se sont développées plus vite que les sciences biologiques et humaines. Les particules individuelles de la physique et de la chimie, que ce soient des électrons, des atomes ou des molécules, sont presque inaccessibles à l'observation scientifique, et même là où elles ont été accessibles, leur façon de se comporter a échappé à l'analyse scientifique. En biologie, par contre, les éléments individuels sont facilement accessibles à l'observation. En outre, le degré d'individualisation tend à augmenter au cours de l'évolution, au point que, parmi les animaux supérieurs, en particulier parmi les mammifères supérieurs, nous sommes contraints de reconnaître des traits se rapprochant de l'individualité humaine. Ce processus ne s'est pas arrêté à l'homme : au contraire, on a constaté chez les individus humains la tendance à devenir plus différenciés et, dans l'individualité humaine, la tendance à atteindre des niveaux plus élevés de l'évolution, du noyau élémentaire de la tribu chez diverses civilisations primitives, des populations de robots et des castes de Mésopotamie et d'Egypte au premier encouragement donné sciemment à la personnalité de l'individu dans la Grèce classique, puis à l'accent mis par le christianisme sur la valeur spirituelle de l'âme individuelle, à la découverte médiévale de l'enrichissement de la personnalité par l'amour courtois et à l'individualisme exagéré de la Renaissance, pour aboutir enfin aux temps modernes où le conflit entre le développement de l'individualité et la fonction de l'individu, en tant que rouage de la machine sociale, s'est affirmé sous une forme nouvelle et aiguë.

Pour un tel examen, nous avons besoin de nous assurer le concours du biologiste, de l'historien, de l'artiste, de l'anthropologiste et du sociologue.

En biologie humaine, on a commencé à s'attaquer au problème de la possibilité d'une description vraiment scientifique des individus considérés comme des unités psycho-physiologiques distinctes. Ceci suppose l'élaboration d'une méthodologie nouvelle, puisque la science traite normalement de la masse et non des individus qui la composent, des phénomènes généraux et non des différences particulières. L'Unesco doit encourager cette tentative, par exemple, en organisant de petites conférences de chercheurs dans ce nouveau domaine.

L'art peut y aider de deux manières. D'abord, parce que toute oeuvre d'art a son unité, son individualité, si bien que le problème de la description et de l'analyse de l'individu peut se poursuivre là

aussi et selon une méthode différente de la méthode biologique. Ensuite parce que l'art, en particulier l'art plastique d'un peuple ou d'une période donnés nous renseigne sur l'attitude de ce peuple à l'endroit de l'individu et sur le degré d'individualisation atteint par ses membres. Ces renseignements déborderont parfois sur ceux que fournissent les études de l'historien ou les analyses de l'anthropologiste, mais, souvent, on ne pourrait les obtenir d'aucune autre source.

Or, comme on vient de l'indiquer, l'historien et l'anthropologiste peuvent apporter leur contribution, mais seulement si leur attention est attirée sur l'importance de ce problème.

Abordant le sujet sous l'autre angle, c'est-à-dire l'angle social, l'historien et le sociologue peuvent étudier l'évolution de l'organisation sociale eu égard non seulement à son bon fonctionnement politique ou économique, mais encore à ses effets sur la différenciation et l'individualisation humaine, que ce soit pour les entraver ou les encourager.

Nous pouvons espérer obtenir ainsi en quelques années une contribution vraiment importante au sujet, essentiel, bien qu'à peine exploré jusqu'ici, du développement de l'individualité humaine et de ses relations avec le progrès de l'évolution.

LES SCIENCES SOCIALES

Les sciences sociales couvrent presque entièrement le domaine de l'étude de l'homme. En tout cas, l'homme se distinguant par une vie sociale fondée sur une tradition capable de se reproduire, les sciences sociales peuvent prétendre traiter les aspects essentiels du secteur humain de l'évolution.

Bien que nous ne limitations pas à l'homme ce que Pope appelle "l'étude propre de l'humanité," faute de cette étude, l'homme restera en proie à la confusion et à la contradiction intérieures.

"In doubt to deem himself a God, or beast ;

. . . Great lord of all things, yet a prey to all ;

Sole judge of birth, in endless error hurled ;

The glory, jest and riddle of the world."(*)

Dans beaucoup d'études relevant de ce domaine vaste et complexe (vaste et complexe, bien qu'il ne traite que d'une seule espèce) la coopération étendue que nous venons de suggérer sera précieuse. C'est ainsi que la nature et la fonction sociale de la religion ne peuvent se comprendre entièrement (et qu'il est encore plus difficile de suggérer l'orientation à imprimer à son développement futur) sans faire appel à la musique, à la peinture et à la sculpture religieuses, sans demander à l'anthropologiste de nous montrer l'étendue des progrès que la religion a réalisés depuis ses

(*) "Doutant s'il est un Dieu, ou s'il est une bête ;
. . . De toutes choses maître, et de toutes la proie ;
Né seul juge, abîmé dans l'erreur sans remède ;
Du monde le bouffon, la gloire et la charade."

débuts rudimentaires et parfois repoussants et horribles. Sans demander à l'historien de nous mettre en garde contre les mauvaises voies où la religion organisée peut s'engager et contre les mauvaises causes pour lesquelles elle peut engager ses fidèles—*Tantum religio potuit suadere malorum*—sans l'aide du psychologue pour nous faire comprendre la qualité unique de notre sens moral, sans l'étude du mystique, du saint, du fakir et de l'ascète pour mettre en lumière aussi bien les sommets auxquels le besoin religieux peut élever les hommes que les aberrations auxquelles il peut les conduire.

De manière générale, nous avons besoin d'une nouvelle méthode, à la fois sociale et évolutionniste, pour aborder de nombreux problèmes essentiels de l'existence, une méthode qui prenne en considération les valeurs esthétiques et morales en même temps que les faits objectifs relevant de l'analyse scientifique. C'est ainsi qu'on peut envisager une étude de l'évolution de la sensibilité humaine. Cette étude mettrait en lumière des faits historiques tels que la genèse de l'idée chrétienne d'un altruisme général opposé à la solidarité de la tribu, la naissance de l'idéal d'amour courtois entre les sexes à l'époque médiévale, et enfin, la naissance plus récente de l'amour de la nature et des beaux paysages. Cette étude placerait de tels faits dans le processus général d'accroissement de la sensibilité humaine et de la possibilité de satisfaire celle-ci ; elle tirerait aussi certaines conclusions pratiques sur les moyens d'assurer semblable satisfaction dans une société moderne, par le théâtre et la peinture, par les grands parcs et les réserves nationales, par la beauté créée par l'architecture et l'urbanisme.

De même, des études sur l'évolution des codes moraux, de l'éthique ou des fonctions sociales de l'art influeraient considérablement sur la pensée et, nous l'espérons, sur la conduite des générations futures.

Mais, si l'Unesco veut avoir une véritable politique sociale, elle ne doit pas se borner à des études aussi générales, mais doit aussi aborder certains problèmes particuliers, qui pèsent lourdement sur le monde moderne.

J'indiquerai, à titre de simple illustration, la question de la population, celle de la conservation des espèces sauvages et celle de la sémantique. L'acceptation de l'idée qu'il existe un chiffre de population optimum (variant naturellement en fonction des conditions technologiques et sociales) constitue un premier pas indispensable vers l'élaboration de plans de contrôle du chiffre des populations, contrôle qui s'impose si l'on ne veut pas que les aveugles instincts de reproduction de l'homme ruinent son idéal et ses plans de progrès matériel et spirituel. La reconnaissance du fait que dans le monde les espèces sauvages sont irremplaçables, mais en voie de destruction rapide, peut seule nous amener à nous rendre compte à temps qu'il faut, dans l'intérêt final de l'humanité tout entière, réserver sur la terre des zones où l'expansion de l'homme cède le pas à la conservation des autres espèces. L'étude du langage, et en particulier de sa base scientifique, la sémantique, est nécessaire si l'on veut perfectionner ce langage, envisagé comme

instrument de description et de communication, et si l'on veut se prémunir contre le risque de favoriser les malentendus au lieu de développer la compréhension.

J'aimerais toutefois attirer l'attention sur une question générale, à savoir l'importance de la psychologie dans toutes les branches des sciences sociales (et aussi, bien entendu, dans l'éducation). On s'accorde à reconnaître que la psychologie analytique profonde et la psychologie sociale sont l'une et l'autre dans leur enfance. Mais la première nous découvre, dans le domaine de l'inconscient, un nouveau monde aussi imprévu et aussi important que le nouveau monde de l'invisible révélé au 17^e siècle par le microscope ; et la seconde constitue une base indispensable pour une sociologie véritablement scientifique et pour l'application heureuse des sciences sociales.

Une des oeuvres les plus importantes que l'Unesco puisse accomplir dans le domaine des sciences sociales est de veiller à ce que ces sciences s'intéressent à leur propre méthodologie. Dans ces sciences, comme il a été dit plus haut, la méthode scientifique ne suffit plus, puisqu'en elles se trouvent impliquées, à côté de faits moralement et esthétiquement neutres, certaines notions de valeurs ; il faut donc trouver des méthodes nouvelles qui tiennent compte de ces valeurs. En outre, les méthodes de caractère strictement scientifique qui peuvent être employées dans les sciences sociales ne sauraient être identiques à celles que l'on emploie dans les sciences de la nature et en particulier dans les sciences physiques. D'une part, l'expérimentation dans les sciences sociales est rarement possible, si elle l'est jamais, et d'autre part, le nombre de variables impliquées dans les problèmes sociaux est presque toujours très grand. Ceci ne veut pas dire que l'homme de science ne se trouve pas, lui aussi, aux prises avec un grand nombre de variables ; mais, en vue d'arriver à de nouvelles connaissances, il peut restreindre son problème de manière à diminuer le nombre de ces variables. Il peut le faire en circonscrivant mentalement le problème—c'est ainsi que le physiologiste qui cherche à comprendre comment fonctionne le système digestif d'un singe, exclut délibérément de son esprit toute pensée du passé de ce singe dans l'évolution ou de ses rapports biologiques actuels avec d'autres organismes. Il peut encore le faire par la méthode de l'expérimentation, méthode dans laquelle il règle lui même toutes les variables, sauf celle dont il désire étudier les effets.

En d'autres termes, le spécialiste des sciences sociales se trouve toujours en face de causes multiples et doit élaborer des méthodes qui tiennent compte de ce fait. Les méthodes de corrélation et autres méthodes statistiques qui ont été mises au point pour servir dans certaines branches non expérimentales de la biologie se révèlent très intéressantes dans les sciences sociales, et l'on pourrait en dire autant des techniques d'"operational research" qui ont été mises au point pendant la guerre.

Pratiquement, le travail en larges équipes se montrera souvent d'un grand intérêt en permettant de résoudre les difficultés qui résultent de la multiplicité des causes ou de l'excès des variables. Ainsi le problème du logement, si on le considère comme un problème de science sociale appliquée et non comme une question à traiter par des méthodes traditionnelles et empiriques ou par des moyens de fortune, ne peut être résolu qu'à l'aide d'un travail d'enquête et de recherche auquel prendront part en collaboration des physiciens, des ingénieurs, des psychologues, des sociologues, et qui tiendra compte des rapports qui unissent entre eux des problèmes aussi différents que : chauffage, transmission du son, éclairage ; résistance et propriétés isolantes des matériaux ; confort, hygiène, facilité du mouvement, commodité générale ; satisfaction esthétique ; types de groupements familiaux à pourvoir et autres problèmes démographiques, etc. . . .

Il y a aussi la méthode comparative sur laquelle se sont longtemps appuyées les sciences d'observation et qui a donné naissance à des spécialités scientifiques aussi remarquables que l'anatomie comparée et l'embryologie comparée. Mais, en fait, la méthode comparative n'est pleinement justifiée que lorsqu'elle s'applique à des données de l'évolution dans lesquelles se trouve impliquée une parenté dans le domaine de la génétique. Elle a été employée avec fruit dans des études sociales telles que la philologie comparée, l'ethnologie et d'une manière générale l'anthropologie envisagée sous l'angle de la culture. En biologie, les parentés dans l'évolution, à part quelques exceptions importantes, résultent d'une ascendance commune et peuvent être représentées théoriquement à l'aide d'un arbre ramifié. Mais, dans l'histoire sociale de l'homme, l'existence d'une tradition transmissible, qui constitue un nouveau type d'hérédité, fonctionnant de manière très différente de l'hérédité biologique, a donné lieu, dans l'évolution, à des parentés de forme très nouvelle. Il faut remplacer ici le schéma de l'arbre par celui d'un réseau dans lequel se produisent des convergences aussi bien que des divergences et dans lequel les différentes branches peuvent aussi bien s'unir et se rejoindre que s'écarter ou se séparer les unes des autres. En outre, il est beaucoup moins facile ici qu'en biologie de distinguer la véritable parenté relevant de la génétique, de la convergence accidentelle—ceci ressortant d'ailleurs de la discussion qui fait encore rage actuellement entre les "diffusionnistes" et ceux qui croient au contraire dans le domaine de la culture à des évolutions parallèles et indépendantes les unes des autres. Ici encore, il est donc urgent de procéder à des recherches méthodologiques—prenant la forme d'une étude approfondie de la méthode comparative, envisagée dans ses applications à la culture humaine, et indiquant l'étendue et la valeur des conclusions auxquelles le procédé en question peut permettre d'arriver dans les différents domaines.

Un problème plus restreint dans lequel l'analogie avec la biologie peut présenter un intérêt est celui de l'organisation sociale en général et du mécanisme du gouvernement en particulier.

Comme je l'ai déjà indiqué, l'organisation sociale est le mécanisme sur lequel l'homme doit compter pour le progrès dans l'évolution. Et le gouvernement est la pièce centrale de ce mécanisme. Au fur et à mesure que les problèmes de gouvernement deviennent plus complexes, le mécanisme chargé de les résoudre doit se compliquer lui aussi. D'une manière générale, ces problèmes sont analogues à ceux qui se posent pour un animal supérieur et qui sont résolus par le système nerveux central de cet animal. Un vertébré supérieur doit coordonner les activités de ses différents organes et concilier les exigences de ses diverses impulsions innées. Il a besoin de mécanismes pour le renseigner sur ce qui l'entoure et surtout sur les changements qui se produisent autour de lui ; pour lui permettre de relier entre elles les informations de nature diverse ; pour le rendre capable de se constituer un fonds d'expérience et d'en tirer profit ; et pour lui permettre d'agir de manière appropriée. *Mutatis mutandis*, les problèmes d'une société moderne sont les mêmes—avec naturellement la différence fondamentale que les exigences de l'être humain sont tout autres que celles des cellules individuelles ou des divers organes du corps de l'animal.

Enfin, si nous reprenons l'évolution qui a conduit des vertébrés inférieurs aux vertébrés supérieurs, nous constatons que l'organisation du cerveau se complique, et cela d'une façon toute spéciale. En simplifiant peut-être à l'excès, nous pourrions dire que des séries de centres conducteurs viennent successivement s'introduire dans le système, se superposant les uns aux autres en une sorte de hiérarchie, chacun devant assurer la transmission des messages du niveau immédiatement inférieur. Chez l'homme finalement, les éléments les plus élevés de la hiérarchie, autrement dit les centres associatifs de l'écorce cérébrale, introduisent entre les impulsions et les messages de toutes sortes des relations beaucoup plus complexes et beaucoup plus souples que ne peuvent le faire aucun des centres inférieurs ou qu'on ne peut en rencontrer chez les animaux inférieurs.

Il serait très intéressant de réunir avec des experts en administration quelques-uns des éminents spécialistes de neurologie comparée du monde, pour voir dans quelle mesure l'étude de ce que nous pourrions appeler en biologie "le mécanisme du gouvernement" peut s'appliquer au problème correspondant sur le plan social.

Il me faut maintenant abandonner ce vaste domaine à peine exploité de la connaissance humaine, mais je ne le ferai pas sans proclamer d'abord ma ferme conviction que l'application sous une forme appropriée de la méthode scientifique aux problèmes humains doit donner des résultats aussi importants et aussi révolutionnaires que ceux auxquels ont abouti les sciences dans le reste de l'univers.

LES ARTS CREATEURS

Il y a une différence essentielle entre les arts et les sciences. Pour les sciences, l'aspect quantitatif est aussi important que la perfection de l'exécution, et les découvertes et réalisations individuelles, si originales et en un certain sens, si belles soient-elles, peuvent être, et sont réunies avec d'autres en un fonds commun du savoir, si bien que le progrès des connaissances est linéaire. Il peut et doit y avoir un seul corps indivisible de connaissances, un seul effort unifié de recherche.

Mais pour les arts, il n'en va pas du tout de même. Nous sommes ici dans le domaine des valeurs. L'oeuvre d'art individuelle est souveraine et aucune question de quantité ne peut compenser une qualité inférieure. Et, puisque toute oeuvre d'art, que ce soit une poésie ou une pièce, une peinture ou une sculpture, une symphonie ou un ballet, est de par sa nature une création individuelle, on ne peut jamais l'additionner purement et simplement à d'autres ; et, en conséquence, la variété et la multiplicité doivent toujours être encouragées. Ainsi, le but de l'Unesco ne doit pas être ici de favoriser un mouvement unique mais d'orchestrer une diversité. La seule unité qui puisse être envisagée est une unité mondiale, comprenant des diversités régionales et locales à peu près comme les éléments divers se fondent dans la simple unité d'expression d'une symphonie ou d'un drame.

Le domaine des arts comprend la musique, la peinture, la sculpture et les autres arts plastiques, le ballet et la danse, la création littéraire, de la poésie et du drame au roman et à l'essai critique, l'architecture et le cinéma, dans la mesure où ce sont des arts, et toutes les applications de l'art, de la décoration intérieure au dessin industriel.

En s'occupant de ce groupe important d'activités humaines (qui n'a jamais jusqu'à ce jour été l'objet d'activités adéquates de la part d'aucune organisation inter-gouvernementale) l'Unesco insistera pour maintenir une distinction nette entre leur aspect créateur et leur aspect d'objets d'études érudites. Il semble en quelque sorte beaucoup plus simple pour une organisation de s'occuper de l'histoire de l'art que d'encourager la peinture contemporaine, de se consacrer à l'étude des auteurs classiques que d'aider les écrivains vivants, si bien que l'Unesco doit veiller à ce que ce côté créateur des arts ne lui échappe pas. Ce n'est pas à dire que la conservation des livres et des tableaux dans les bibliothèques et les musées, ou que leur étude dans des histoires de la littérature et de l'art, ou que l'analyse de l'art dans une philosophie de l'esthétique, ne soient pas importantes pour l'Unesco. Elles le sont, mais elles doivent être traitées dans des Sections différentes de celles qui s'occupent de l'art vivant.

L'art créateur pose des problèmes qui lui appartiennent en propre et ont une importance cruciale pour le programme de l'Unesco. L'art comprend toutes les activités de l'homme qui ont certains caractères communs. En premier lieu, elles servent à

exprimer des idées, des expériences ou des situations complexes, avec leurs dominantes et leurs harmoniques d'émotion et de sentiment ; deuxièmement elles les expriment sous une forme communicable, même si tout le monde ne peut pas (du moins sans une certaine préparation) en recevoir l'impression voulue ; et en troisième lieu elles les expriment par l'intermédiaire d'œuvres d'art particulières et individuelles, dont chacune a son organisation distincte qui unifie ses parties en un tout organique.

L'objet de l'art n'est pas forcément la seule beauté. Le sentiment ou l'émotion prédominante qu'exprime la *Crucifixion* de Grünewald, c'est l'angoisse ; le *Guernica* de Picasso exprime l'horreur ; le *Verlorene Groschen* de Beethoven, l'humour ; les *Voyages de Gulliver* de Swift, le mépris satirique.

L'art ne s'occupe pas non plus de représenter des objets précis. Cela va de soi pour la musique, mais c'est également vrai dans le cas des arts plastiques. Le peintre peut choisir des représentations simples ; mais il peut aussi les trier, les déformer, leur donner une forme symbolique, transmettre des émotions, exprimer des idées, peindre ce qu'il imagine au lieu de reproduire ce qu'il voit. Et il en va de même, *mutatis mutandis*, pour la littérature, que ce soit la poésie ou le drame, l'essai ou le roman.

Tout ce dont il est besoin, c'est que l'ensemble, que ce soit un tableau ou un poème, ou un morceau de musique, produise une impression en tant qu'œuvre d'art. A cette fin, il lui faut avoir une forme esthétique, et il doit éveiller l'émotion esthétique en plus des autres émotions, quelles qu'elles soient, que son créateur veut exprimer et transmettre. On a écrit des volumes sur la nature de l'émotion esthétique, et je n'ai pas l'intention de tenter ici de la définir. Je me contenterai de dire que l'œuvre d'art réussie produit toujours un choc émotif ; en outre, ce choc a quelque chose de presque physiologique et il est certainement de nature intuitive et irrationnelle. En plus de cette composante qui agit inconsciemment à la base, la véritable œuvre d'art fournit aussi une certaine distillation de l'expérience consciente. Ceci peut n'être qu'implicite, comme dans un air populaire, ou une peinture de l'homme des cavernes ; ou extrêmement explicite comme dans la *Messe* de Bach en Si mineur ou dans le *Faust* de Goethe. En tous cas, il s'agit toujours d'une fusion d'éléments multiples en un seul tout artistique.

La véritable œuvre d'art doit ensuite être vivante, et capable de survivre grâce à l'effet qu'elle produit sur l'esprit d'autres hommes. C'est pourquoi nous parlons des *arts créateurs* et donnons à l'artiste le noble titre de *créateur*. Et cette *vie* de l'œuvre d'art provient du fait que le véritable artiste s'unit en un sens à son objet ; cette union du sujet et de l'objet dans un acte d'émotion pure—amour, émerveillement, admiration, exaltation—survient dans toute expérience esthétique, que ce soit devant la nature ou une œuvre d'art, mais chez l'artiste, elle est infiniment plus puissante puisque, en réalisant son idée par la création matérielle de son œuvre, il lui faut mettre en action son être entier dans ses profondeurs aussi

bien qu'à ses sommets avec toute sa force et toute sa sensibilité, s'il veut que le résultat soit une bonne oeuvre d'art. Son but doit être, selon les paroles de Coleridge : "de conquérir, à partir des formes extérieures, la passion et le feu dont les sources sont au dedans."

Sir William Rothenstein a écrit dans ses mémoires : "C'est cette vie intérieure, qu'elle soit lyrique ou dramatique, qui dépasse en durée celle de son créateur et distingue la beauté du simple talent . . . si l'âme vivante n'y est pas, ce ne sera qu'une marionnette à jeter au rebut . . . la création (artistique) (s'accompagne) d'abandon intuitif . . . l'artiste se perd dans l'union active avec l'objet de son désir.

Je me suis étendu sur cette discussion générale, parce que sans une certaine intelligence de la nature de l'art, nous ne pouvons commencer à apprécier son importance dans la vie humaine, ou arrêter la position que doit prendre à son égard une organisation telle que l'Unesco.

L'art a des fonctions sociales importantes. Il peut servir à exprimer, comme ne peut le faire aucun autre moyen d'expression, l'esprit d'une société, ses idées et ses fins, ses traditions et ses espoirs. C'est sur lui que peut se concentrer l'orgueil national, et il peut ainsi fournir un exutoire légitime et salutaire au nationalisme, au lieu de l'habituelle glorification de la grandeur ou de la richesse, de la puissance politique ou militaire ; il donne aussi occasion à une rivalité amicale dans le domaine des choses de l'esprit, au lieu d'une concurrence hostile pour l'expansion matérielle. Il peut apporter à un peuple la joie d'une destinée bien remplie, par des voies qui n'appartiennent à aucun autre genre d'activité : par la bonne architecture et la beauté des sculptures dans les lieux publics, par la musique, par la vision diverse et profonde de la réalité qui s'exprime dans les oeuvres des peintres, par l'expression créatrice de l'écrivain, par l'art de l'architecte paysagiste, par une conception satisfaisante des objets d'usage quotidien. Et sa pratique peut libérer et développer la personnalité, que ce soit la personnalité en croissance d'un enfant, ou la personnalité incomplète d'un adulte, et contribuer à la guérison de maintes déformations dues aux névroses.

J'ai dit que l'art peut remplir de telles fonctions dans la société. Malheureusement, beaucoup trop souvent, il ne le fait pas. La grande masse du peuple des nations industrielles modernes, la bourgeoisie comme la classe ouvrière, vit dans un milieu dépourvu de toute beauté, et sans comprendre l'action que pourraient avoir les arts sur la vie. On remarque en fait une répugnance générale à s'occuper de cette question. Trop de gens craignent d'employer le mot de *beauté*, et ont souvent peur de la beauté elle-même. Ils répugnent à l'effort que l'art exige d'eux, et préfèrent simplement qu'on les divertisse. Pour ne prendre qu'un exemple, pour la grande majorité des gens qui parlent anglais, le mot *pictures* (images, tableaux) désigne maintenant les films et l'évasion de la réalité que la plupart des films procure au public ; tandis que les

véritables tableaux, qui peuvent susciter une pénétration plus profonde et plus large de la réalité, restent dans une large mesure délaissés dans les musées et les galeries d'art.

Il est tout à fait exact que l'appréciation d'une grande oeuvre d'art exige un effort, sous la forme d'une discipline acquise au préalable aussi bien que d'une activité spirituelle et intellectuelle présente. S'attendre à être ému et enrichi par Hamlet, ou par l'un des quatuors posthumes de Beethoven, ou par les fresques de Giotto dans l'église de l'Arena à Padoue, sans quelque effort préalable, ce serait comme de croire qu'un homme aux muscles mous et sans entraînement va prendre plaisir et tirer un bénéfice immédiat d'une promenade de quarante kilomètres en montagne.

L'analogie avec l'entraînement physique est tout à fait étroite. Une grande partie de la population se rend compte qu'il est bon d'avoir une certaine discipline physique, pour être en état de mieux apprécier beaucoup de choses dans la vie. L'un des objectifs de l'Unesco devrait être que l'on prenne également conscience de l'utilité d'une certaine discipline intellectuelle et spirituelle, qui préparerait la voie à des satisfactions plus pleines et que le fait de comprendre et d'apprécier l'art sous l'une ou l'autre de ses formes constitue l'une des méthodes pour exercer cette vie intérieure, et lui donner, en même temps, l'une de ses satisfactions les plus hautes.

Cependant, il y a une appréciation intuitive de la beauté, qui permet de goûter les manifestations les plus simples de l'art sans discipline préalable spéciale. Elle naît naturellement dans l'esprit que rien n'a encore corrompu ; mais à cet égard (comme à beaucoup d'autres) l'esprit se corrompt facilement, et peut tomber dans le mauvais goût, la sensibilité déformée ou émoussée, la vulgarité ou l'indifférence. Il est, par conséquent, d'une grande importance que la beauté et l'art affirment leur présence matérielle dans les objets qui environnent les individus, et que l'amour et le désir que ces objets éveillent, soient encouragés par le milieu social et intellectuel.

Je me propose de revenir sur cette dernière tâche d'éducation. Fournir effectivement aux hommes de la beauté et de l'art, c'est en grande partie, dans le monde d'aujourd'hui, la mission du Gouvernement, qu'il soit central ou local. A cette fin, il est nécessaire que les hommes et les femmes qui ont la charge des affaires publiques se rendent compte de la valeur de l'art pour la collectivité. Cette valeur ne consiste pas simplement à procurer ce que l'on estime souvent être un plaisir égocentrique ou purement intellectuel, mais à permettre à de puissants élans humains de se faire jour, en évitant ainsi des refoulements qui ne sont pas seulement un obstacle au bonheur, mais peuvent contribuer au gaspillage des énergies, à l'inquiétude et au désordre mental.

Pour satisfaire effectivement les besoins esthétiques, il faut s'adresser à la belle architecture, à l'urbanisme, à la beauté du paysage, et à une conception heureuse des objets d'usage quotidien. A cet égard, les pays indigents ou les régions arriérées ne sont pas

tant les pays du monde arriérés au point de vue industriel et économique, que les grandes cités de la plupart des nations industrielles. Il y a des villes de Grande-Bretagne, des Etats-Unis, de l'Europe occidentale où les habitants mènent une vie dépourvue de beauté naturelle autant que d'art. Ces villes sont bâties au hasard, sales, d'une architecture misérable, ou surchargée et de mauvais goût ; la campagne environnante est gâchée, les parcs pauvres et rares ; l'on n'y trouve guère que des meubles de *camelote* pleins de vulgarité, tapisserie, tissus d'ameublement, vaisselle, verrerie, et tout ce qui meuble un foyer ; pas un seul échantillon de bonne peinture ou de bonne sculpture ou, en mettant les choses au mieux, quelques exemplaires perdus dans un musée peu fréquenté ; les bâtiments scolaires y sont aussi laids que sinistres ; le cadre matériel qu'offrent de telles villes est la négation de tout un aspect de la vie humaine.

L'Education doit apporter un remède à cet état de choses. L'Unesco a l'intention de procéder à une étude de base sur le rôle de l'Art dans l'éducation générale, et sur les méthodes à employer. Les expériences isolées faites dans ce domaine montrent que l'art a deux fonctions principales dans l'éducation générale. D'abord, donner à l'être humain qui se forme, non seulement une certaine compréhension intellectuelle de l'art, mais cette compréhension réelle qui est tout à la fois l'amour de l'art, et le désir d'en tirer de plus amples satisfactions. Et en deuxième lieu, assurer le développement d'une personnalité plus complète et plus pleine chez l'enfant. On n'a pris vraiment conscience de l'existence de ce deuxième rôle que depuis quelques dizaines d'années. Jadis les aspects intellectuels, instructifs et moraux de l'éducation bénéficiaient d'une domination trop exclusive. On ne comprenait pas que le besoin de création esthétique est fondamental, et doit être satisfait si l'on ne veut pas que la personnalité soit incomplète ou étriquée. L'art comme moyen d'expression peut signifier la libération, ou la solution d'un conflit, ou la confiance en soi à mesure que l'enfant progresse dans le monde étrange et inconnu qui l'entoure.

Pour remplir ces deux fonctions, il convient d'employer des méthodes correctes. De mauvaises méthodes (comme celles que l'on emploie trop souvent pour enseigner la " Littérature " aux enfants) peuvent tuer tout intérêt pour le sujet, et accentuer le sentiment d'insatisfaction au lieu de le réduire.

L'art a également une fonction sociale, par rapport à la collectivité prise dans son ensemble, aussi bien que des fonctions qui concernent uniquement ou principalement l'individu. Il serait plus exact de dire qu'il *peut* avoir un rôle social, car, trop souvent (comme dans le genre de ville industrielle dont on a parlé plus haut) ce rôle est inexistant. L'art est capable d'exprimer la vie d'une ville, d'une nation ou d'une époque. L'architecture et le théâtre de l'Athènes antique n'étaient pas seulement l'expression de sa vie, mais en constituaient une partie essentielle. Dans l'Italie médiévale, la peinture était l'un des modes d'expression suprêmes du sentiment

religieux, puis plus tard, de l'orgueil de la cité et de l'individu. L'Allemagne du 19^{ème} siècle trouva dans Wagner une expression de ses traditions et de ses espoirs.

Dans le monde actuel, où le nationalisme se trouve dangereusement en conflit avec lui-même et avec l'internationalisme, l'art constitue l'exutoire le plus important du sentiment national, et l'on peut le considérer comme toujours légitime, et même désirable. C'est précisément parce que toute nation fait partie de l'humanité, avec son atmosphère originale, ses traditions, ses façons propres de penser et de s'exprimer et souvent son propre langage, qu'elle aura sa littérature et son art particuliers. Que peut-il y avoir de plus frappant que les différences qui existent entre la littérature et l'art de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne, trois nations voisines à l'intérieur d'une zone géographique restreinte ?

Certes, toute nation pourra porter à son crédit des réalisations dans le domaine des sciences, de la philosophie et du savoir, mais, comme il a été indiqué plus haut, ces réalisations sont de nature à faire davantage partie d'un mouvement qui dépasse le cadre national, et à être des expressions moins représentatives de la vie nationale. Je n'oublie certes pas les contacts culturels constants, ni les influences qui traversent les frontières pour influencer les arts ; mais il est dans la nature de l'art d'absorber pour ainsi dire de telles influences et de les incorporer dans un mouvement vivant, dans une expression locale.

Il est juste, il est normal, que chaque nation soit pleinement consciente et légitimement fière des ses réalisations artistiques. Plus la rivalité nationale pourra être transposée du plan de la rivalité matérielle, source d'hostilité, à celui de la noble rivalité dans le domaine de l'art et de la culture, mieux cela vaudra.

Ce fait implique deux conséquences intéressantes l'Unesco. La première est relative à l'art des peuples dits primitifs et plus généralement des pays qui ne sont pas industrialisés. Cet art possède souvent une beauté ou une vigueur extraordinaire, et nous montre de nouveaux moyens pour l'esprit humain de s'exprimer et d'exprimer ses réactions devant la vie. Il suffit de songer à l'art des peuplades nègres de l'Ouest africain, à l'art primitif mais étonnant des Mélanésiens du Pacifique, ou à l'art plus recherché de Bali. Dans certains cas, celui de la sculpture nègre par exemple, ces oeuvres ont exercé une influence marquée sur l'art moderne occidental. Mais ces arts, et les métiers de l'artisanat qui leur sont liés, risquent de disparaître complètement, de dégénérer ou de se déformer, au contact de la civilisation industrielle. Si l'art indigène dégénère, c'est essentiellement parce qu'il est intimement lié aux idées ainsi qu'à la structure religieuse du groupe humain ; or, celles-ci sont sapées, ou même totalement détruites, par l'apport de la civilisation occidentale, avec son mercantilisme et son individualisme. On peut expliquer également cette décadence par l'afflux d'objets à bas prix, fabriqués en série sur des modèles pauvrement conçus et de mauvais goût ; ceci ne contribue pas seulement à priver la production locale d'un marché mais encore à corrompre le goût des indigènes.

Cette décadence peut s'expliquer en troisième lieu par l'influence, lorsqu'il existe, d'un commerce touristique anarchique de "curiosités". Comme il arrive généralement que ce commerce exige des imitations à bas prix, la valeur des artistes locaux et la qualité de leur ouvrage s'en trouvent diminuées, même si elles permettent d'employer un plus grand nombre de ces artistes.

Divers efforts ont été tentés, avec un succès variable, pour remédier à cet état de choses. Dans certains cas, on a demandé aux artistes et artisans indigènes de fabriquer des répliques exactes des objets traditionnels qu'ils fabriquaient autrefois ; en même temps, l'on prenait les dispositions nécessaires pour que le produit de ce travail fût vendu aux touristes.

Si ce procédé permet d'employer nombre d'artistes, et s'il vaut mieux l'utiliser que de laisser leurs arts et leurs métiers d'art disparaître, tomber en décadence ou se déformer, il risque de fossiliser l'art, et de le séparer de la vie. L'art tendra à se stériliser dans la tradition, à perdre toute relation vivante avec les besoins de la société, cependant qu'inéluctablement la vie de la société change sous les influences extérieures et exige la satisfaction et le développement de ses propres aspirations esthétiques.

L'une des expériences les plus réussies a été obtenue par le Bureau des Arts et Métiers d'Art indiens, au Ministère de l'Intérieur des Etats-Unis, en ce qui concerne les artistes et artisans indiens des Etats du sud-ouest. On parvint ainsi à maintenir un niveau esthétique élevé, et à accroître le profit tiré de la vente des oeuvres, et, qui plus est, on a même réussi à rendre possibles et à encourager l'originalité et la diversité, le tout avec des résultats excellents au point de vue social.

En tous cas, ne l'oublions pas, un art qui s'est éteint ne peut pas davantage être ranimé que l'on ne peut recréer une espèce animale qui a complètement disparu. Et la conservation des vestiges d'un art ou d'une espèce animale, remplace bien misérablement la préservation de leur vie réelle.

Comme tout problème résultant du contact culturel entre des cultures de niveau technique ou social très différent, celui-ci est fort délicat. Mais il semble soluble. L'Unesco, pour cette fin, devrait employer deux méthodes. Elle devrait travailler à faire comprendre, dans l'ensemble du monde, comme chez les peuples de ces pays en question, la valeur et la portée—qui ont toujours un caractère unique—de l'art chez les peuples non industrialisés du monde entier.

Elle devrait également entreprendre une enquête sur les différentes méthodes employées jusqu'ici pour empêcher la disparition ou la décadence de cet art, en vue de recommander certaines mesures pratiques.

La seconde tâche concerne les pays de civilisation industrielle avancée. Si paradoxal que ce soit, c'est, en effet, dans ces pays précisément que l'on comprend le moins bien les possibilités de l'art en tant que moyen d'expression de la communauté. Il existe des exceptions, comme la France ; mais en Grande-Bretagne, comme

aux Etats-Unis, par exemple, il est légitime de dire que l'artiste créateur, même s'il ne s'est pas retiré dans sa tour d'ivoire, ne travaille trop souvent que pour une minorité très "intellectuelle", sans racines, ou pour un groupe si peu représentatif de la communauté qu'il mérite le nom de "coterie". Ceci ne veut pas dire que l'artiste créateur doit toujours refléter les idées de la majorité. Mais il peut exprimer avec vérité un élément essentiel de la vie de la communauté, envisagée comme un organisme social, et bien souvent, il sera l'avant-garde, le pionnier qui explorera de nouveaux modes de vision, de perception du monde, et d'expression. Allons plus loin, il y a des époques, comme ce fut le cas de l'Athènes antique, ou de la Renaissance, où l'artiste peut remplir cette fonction sociale d'expression d'une façon plus belle que dans l'Angleterre victorienne, ou représenter la communauté d'une manière plus significative que dans la période troublée qui a suivi 1918. Lorsque l'art, comme pendant nos périodes décadentes, ne représente pas la communauté ou est négligé par la classe dominante ou les autorités, il se produit un état de choses nuisible pour la communauté, qui se trouve privée du moyen d'expression et de la caisse de résonance qu'elle devrait trouver dans l'art, et cherche alors l'évasion, ou se réfugie dans le divertissement pur et simple, dans la poursuite stérile d'un passé fossilisé qui prend la place du présent vivant, dans un art de mauvaise qualité, un art banal, vulgaire, et faux, qui prend la place du beau.

C'est également nuisible pour l'art, qui tend à se replier sur lui-même, à prendre une forme ésotérique, incompréhensible, sauf pour une coterie très fermée, à résulter de la recherche stérile de l'art pour l'art et non pour la vie, à devenir un art sans racines, au point de ne plus avoir la moindre fonction sociale qui mérite d'être mentionnée.—C'est, à plus forte raison, nuisible pour l'artiste.

Pour remédier à cet état de choses, il est nécessaire de reprendre tout le problème du mécénat qui est inmanquablement, et d'une manière regrettable à certains égards, destiné à échapper en grande partie aux protecteurs particuliers pour devenir une protection publiquement assurée par l'Etat ou les autorités locales. Le mécénat public, comme le mécénat privé, a ses dangers pour l'artiste et pour son art : c'est un de nos devoirs de lutter contre ces dangers.

Il nous faut également étudier le problème des jeunes artistes, comment leur permettre de subvenir à leurs besoins avant de s'être fait un nom, et, en second lieu, comment leur donner le sentiment d'être, non seulement une parcelle vitale de leur communauté, mais, dans une certaine mesure, son porte-parole. Ceci doit naturellement aller de pair avec l'éducation du grand public et des autorités, locales et centrales, qui doivent être amenées à comprendre la valeur et le sens de l'art dans la vie d'une société.

Nous avons déjà noté quelques—unes des fonctions sociales de l'art. Il en existe une autre, dans le domaine de l'information ; tous les pays ont maintenant pris conscience de la nécessité, dans notre monde moderne si complexe, de ce qu'on nomme maintenant en

anglais "public relations", terme nouveau pour désigner simplement la propagande, mot malheureusement souillé par un mauvais usage.

Dans un monde qu'il faut organiser, les gouvernements ont souvent à prendre l'initiative, et à assumer un rôle de véritable direction.

Pour que cette direction soit efficace, le grand public doit être tenu informé des problèmes de l'heure et des buts poursuivis par le gouvernement. C'est bien là le rôle principal de l' "information" dans les Etats modernes.

Mais seuls quelques pionniers, comme Tallents et Grierson, ont commencé à comprendre comment devrait être employée l'information. L'art est indispensable à cette technique, car, pour la plupart des gens, lui seul peut réellement exprimer les impondérables, et joindre la force entraînant de l'émotion, à la froide réalité de l'information. "Ce n'est qu'entre les mains de l'artiste que la vérité peut devenir émouvante".

En particulier, l'art dramatique est peut-être le moyen essentiel de présenter de façon vivante les problèmes de la vie quotidienne, mais cet art peut évidemment se manifester ailleurs qu'au théâtre—spécialement dans les films.

Quelles que soient ses applications particulières, il demeure vrai que l'une des fonctions sociales de l'art est de rendre les hommes conscients de leur destin, et de leur donner une pleine compréhension, au point de vue affectif, comme au point de vue intellectuel, de leur tâche dans la vie et de leur rôle dans la communauté. Employé à bon escient, c'est un des moyens essentiels de mobiliser la société en vue de l'action.

Chaque art de création a un rôle particulier à jouer dans la vie. C'est la musique qui fait le plus directement appel aux émotions, sans que s'interpose l'obstacle d'aucun langage autre que le sien propre. Les arts plastiques,—autre qu'ils donnent une forme tangible à l'intense vision de l'artiste, et au produit personnel de son imagination—ont un rôle spécial à remplir en relation avec l'architecture ; et la belle architecture possède un rôle qui lui est propre : donner à la communauté une expression concrète de la conscience qu'elle a de sa valeur et de ses fonctions—qu'il s'agisse d'une cité, d'une classe, ou d'une nation (disons même : de la communauté internationale) ; et ajouter à la vie de tous les jours une beauté bien nécessaire, surtout dans les grandes agglomérations urbaines.

L'opéra et le ballet expriment, sous une forme symbolique, les réalités affectives et, ainsi que le disait Aristote à propos du théâtre, ils "purgent l'âme" du spectateur.

Le ballet, de par sa nature, a le pouvoir d'exercer une action étonnamment directe et presque physiologique sur l'esprit.

La prose, par rapport à la musique, se trouve à l'autre extrémité de la gamme des arts, car elle doit utiliser l'intermédiaire du langage et constitue le moyen ou le véhicule le plus apte à exprimer des idées en s'adressant à l'intelligence ; tandis que la poésie (comme la

peinture) peut transformer les faits bruts de l'expérience et leur donner une forme et une expression nouvelles qui, pour être imprégnées d'une certaine qualité magique, n'en restent pas moins réelles et vraies.

Le théâtre a le pouvoir de rendre concrets et tout proches les conflits humains, que ces conflits soient dans le caractère, le destin ou les idées.

Il en est de même du film, qui, en outre, possède certains avantages puisqu'il peut transcender le temps et l'espace de toutes sortes de façons (mais aussi certains désavantages dûs à son prix de revient élevé). Le film documentaire, en particulier, a le pouvoir de transformer en art l'information et l'instruction pures, et, de ce fait, de communiquer la vie et une portée émotive aux activités les plus communes, et en apparence les plus impersonnelles.

Il ne s'agit pas ici de discuter les différences de traitement qui découlent des différences de nature des divers arts.

Je terminerai en rappelant que l'Unesco est la première organisation internationale formellement chargée de s'occuper des arts et en répétant que le développement de la science et de la technique a amené le monde moderne à insister de façon excessive sur l'intelligence par opposition aux émotions et sur les satisfactions matérielles par opposition aux satisfactions spirituelles, si bien que les arts sont aujourd'hui négligés ou déformés.

Il appartiendra à l'Unesco de contribuer à donner à l'art, dans le monde de demain, une place égale à celle de la science, ainsi qu'un rôle aussi important dans les affaires humaines.

BIBLIOTHEQUES, MUSEES ET AUTRES INSTITUTIONS CULTURELLES

Il y a un certain nombre d'institutions et d'organisations qui ont pour double fonction d'assurer la conservation du patrimoine scientifique et culturel et de le rendre accessible au public. Suivant le domaine particulier envisagé et suivant l'importance relative accordée à la conservation, d'une part, et à l'accessibilité, d'autre part, ces institutions peuvent prendre des formes diverses : bibliothèques, salles de lecture, galeries d'art, centres artistiques, musées de toutes sortes, jardins zoologiques et botaniques, réserves naturelles, monuments nationaux et historiques et même, si on les considère sous un certain aspect, parcs nationaux. L'expression "Bibliothèques et Musées" couvrira cependant la plupart de ces institutions si l'on arrive, en mettant l'accent sur les idées d'éducation et d'accessibilité au public, à la faire s'appliquer aux salles de lecture et établissements analogues, et si on lui fait englober également les jardins zoologiques et botaniques et les musées de plein air.

Puisque ces institutions ont été créées pour remplir vis-à-vis de la culture et de la science une fonction de nature particulière, il s'ensuit qu'en ce qui les concerne, une organisation comme l'Unesco devra surtout s'occuper de leurs techniques et de l'amélioration de ces techniques. Au fur et à mesure que les bibliothèques se développent et qu'il s'établit entre elles des liens internationaux plus nombreux, le besoin, pour la classification et pour l'établissement des catalogues, d'un système très détaillé, de type uniforme, se fait impérieusement sentir. L'Unesco doit faciliter la recherche d'un tel système et son adoption par toutes les nations.

A un moment où, dans le domaine du savoir, la somme des connaissances publiées devient si lourde qu'elle menace d'étouffer le développement même de la science, on ressent de manière aiguë le besoin de découvrir des méthodes nouvelles pour mettre le plus rapidement possible ces connaissances à la portée des personnes voulues. Il faut que l'Unesco étudie de nouveaux systèmes pour la publication des résultats de la recherche scientifique, qu'elle s'efforce de développer et d'améliorer le système de rédaction des résumés analytiques des articles scientifiques au fur et à mesure qu'ils paraissent et celui qui permet de passer périodiquement en revue les progrès accomplis dans les différents domaines ; elle doit encourager toutes les méthodes qui, comme l'emploi des microfilms, rendent le magasinage facile et favorisent la reproduction en grand nombre des documents ou la diffusion des connaissances.

De même, au fur et à mesure que les oeuvres d'art et les spécimens scientifiques s'accumulent dans les musées du monde, les anciennes méthodes d'exposition et de conservation jalouse ne suffisent plus. L'Unesco doit étudier toutes les méthodes susceptibles de permettre un partage plus large de ces trésors, que l'on ait recours pour cela à un nouveau mode de répartition, à des permutations circulaires entre magasins d'art ou galeries d'exposition, au prêt, à des expositions mobiles ou à l'amélioration des méthodes de reproduction ; elle doit également étudier tous les moyens que l'on a de rendre ces trésors plus accessibles au public en améliorant les techniques d'exposition et de vulgarisation (techniques qui font, hélas, tristement défaut en bien des endroits), en élaborant de nouvelles méthodes d'éducation des adultes pour les appliquer aux visiteurs et en reliant étroitement les musées et les galeries au système scolaire. Il faut également qu'elle examine les nouveaux moyens dont on dispose pour faire connaître les musées et leurs collections en dehors des murs qui les renferment — en ayant recours en particulier au cinéma et à la télévision ainsi qu'à des reproductions abondantes et de qualité toujours meilleure.

L'Unesco doit chercher à étendre l'idée qu'évoque le mot de "bibliothèque" (qui s'applique dans son sens primitif restreint à une collection de livres et de manuscrits), de manière à faire englober dans ce terme les collections de films, de disques de phonographe, d'illustrations et de reproductions. On a déjà tendance, aujourd'hui, à s'écarter de l'ancienne conception de la bibliothèque considérée

comme un simple lieu de conservation des livres ou autres imprimés, pour adopter la conception plus nouvelle de la bibliothèque envisagée comme partie d'un service public. L'Unesco doit chercher à faire progresser cette tendance ; elle doit participer à la recherche de moyens permettant aux bibliothécaires de prévoir les demandes des groupes les plus variés ; elle doit contribuer au mouvement en faveur des bibliothèques populaires et des bibliothèques mobiles et, d'une manière générale, elle doit aider à découvrir les meilleures manières d'amener les gens à se servir des bibliothèques dans leur vie quotidienne.

L'Unesco doit chercher à trouver de nouveaux domaines où la technique du musée puisse être utilement appliquée. Les Scandinaves ont réalisé de manière heureuse le Musée de Folklore. Mais il y a bien d'autres types possibles de musées spécialisés—le musée local, le musée d'histoire ou de préhistoire, les musées se rapportant à l'hygiène, à l'éducation, à l'agriculture, aux ressources naturelles ; on est déjà passé, dans certains cas, à un commencement de réalisation, mais il faudrait appliquer le principe de manière large, avec les techniques les plus récentes.

Les jardins zoologiques et botaniques peuvent, à juste titre, être considérés comme des musées vivants ; mais si l'on veut qu'ils remplissent de manière convenable leurs fonctions de musées, il faudra, dans bien des cas, réformer radicalement les méthodes d'exposition et d'éducation qui y sont employées. Mais le concept du musée vivant est, en réalité, plus général encore. Il représente, dans une certaine mesure, une réaction contre l'idée qui a primitivement donné naissance à nos musées modernes—l'idée suivant laquelle le musée n'est conçu que comme un endroit où rassembler une collection, que ce soit une collection de curiosités, d'objets véritablement rares, ou simplement d'articles dont la réunion n'est qu'une manifestation particulière de la passion du collectionneur. Ce concept du musée vivant représente aussi, en partie, une réaction contre l'instinct trop naturel du conservateur de musée, qui a généralement tendance à faire porter son attention sur le passé plus que sur le présent, sur l'exploitation des objets existants plus que sur la création de nouveaux objets, sur la conservation soigneuse d'échantillons morts plus que sur la présentation de créatures vivantes ou de la nature en action.

Dans le domaine des arts, l'Unesco devrait encourager le mouvement grâce auquel s'organisent dans les musées ou dans les galeries d'art des expositions d'oeuvres d'artistes contemporains ; dans le domaine de la science, elle devrait, de manière générale, encourager la présentation plus fréquente de films, l'exposition de modèles capables de fonctionner et les démonstrations d'applications pratiques ; dans le domaine de l'histoire naturelle, elle devrait favoriser la création de musées rattachés aux réserves naturelles et aux parcs nationaux en apportant à la biologie et à la géologie une illustration faite, dans la mesure du possible, au moyen de plantes ou d'animaux vivants et de roches présentées "*in situ*". On pourrait enfin "vivifier" les musées, les galeries d'art et les bibliothèques

d'une autre manière encore,—en créant, dans les domaines qui sont du ressort de ces institutions, des facilités pour permettre aux gens ordinaires de faire quelque chose, d'accomplir quelque chose— en utilisant la bibliothèque comme une source de matériaux pour nourrir les débats des cercles de discussion ; en encourageant le naturaliste amateur dans le travail qu'il effectue tant à son bureau que sur le terrain ; en établissant des ateliers et des studios pour mettre à la portée des citoyens les joies du travail créateur dans le domaine de la peinture ou des autres arts. L'Unesco devrait, d'une manière générale, étudier les moyens d'établir des "foyers de culture" ou des studios d'art de ce genre, rattachés à des bibliothèques, à des musées, à des écoles ou à toute autre institution publique.

Nous pouvons conclure en revenant au point d'où nous sommes partis—à savoir que les bibliothèques, les musées et les établissements du même ordre ont pour double fonction d'assurer la conservation du patrimoine mondial, qu'il s'agisse du patrimoine culturel ou scientifique, humain ou naturel, et de le rendre accessible au public. On emploie parfois pour désigner ces deux fonctions, les expressions mal appropriées de mise à l'abri et de conservation, d'une part, d'exposition et de mise à la disposition du public, d'autre part. Mais ces deux fonctions impliquent en réalité plus que cela. La première suppose non seulement la conservation des objets inanimés, mais aussi la conservation active de ce qui, dans la nature vivante, présente une beauté et un intérêt ainsi que celle de l'activité créatrice humaine. Et la seconde doit arriver à embrasser une bonne partie de ce qui constitue l'Instruction publique dans les domaines de la science et de la culture.

MOYENS D'INFORMATION DES MASSES

A l'article premier de la Convention qui la crée, l'Unesco reçoit comme directive expresse l'accomplissement de ses buts et objectifs au moyen des Organes d'Information des Masses, titre assez long et malaisé (généralement abrégé en "Information des Masses") qui a été proposé pour les moyens, tels que la radio, le cinéma et la presse populaire, qui peuvent servir à diffuser le mot ou l'image parmi les masses.

A ce point, l'Unesco se trouve en face de quelque chose de nouveau dans l'histoire de l'humanité. Il est vrai que l'imprimerie à l'aide de caractères mobiles a derrière elle un passé respectable, mais la presse, au sens moderne du mot, date d'hier ou tout au plus d'avant-hier, étant donné qu'elle dépend et de la production en masse de papier à bon marché à base de bois, de l'invention technique de la presse rotative et des autres méthodes rapides d'impression, et des inventions ultérieures qui sont à la base des télécommunications de toutes sortes (câble et radio) ainsi que du transport par avion des "flans" et autres moyens de reproduction,

et de la constitution de vastes et puissantes organisations pour rassembler et transmettre les nouvelles. Le film et la radio sont de création encore plus récente, et encore plus révolutionnaires dans leurs résultats.

Quels sont les effets principaux de ces innovations dont l'Unesco a à s'occuper ? Tout d'abord les possibilités qu'elles offrent pour une propagation beaucoup plus étendue des informations de toute espèce, tant à l'intérieur des frontières nationales qu'au-delà. Et ceci a pour résultat que l'opinion publique peut se former plus rapidement et être mieux informée qu'à aucune époque antérieure. Cependant il y a un revers à la médaille. On peut aussi former l'opinion publique nationale par une propagande reposant sur des informations fausses, déformées ou incomplètes et, bien que l' "Information des Masses" offre, ainsi que je l'ai dit, la possibilité de diffuser les informations par delà les frontières nationales, il arrive souvent que cette possibilité ne soit pas réalisée et même qu'elle soit combattue de propos délibéré par la censure, le contrôle officiel de la presse et de la radio, et la création de barrières psychologiques dans l'esprit des individus.

Ainsi donc, bien qu'il soit juste de dire que les Organes d'Information des Masses constituent les premiers moyens connus dans l'histoire permettant à chaque peuple de s'adresser aux autres, au lieu de voir les communications de pays à pays réservées à d'infimes minorités, il n'en demeure pas moins vrai également que ce que ces peuples se disent par l'entremise de ces organismes peut être faux et que ce que l'on apprend ainsi peut se trouver limité par des barrières dressées par l'homme, ou son effet faussé par une propagande antérieure. En conséquence, l'un des premiers buts de l'Unesco, dans ce domaine, doit être de découvrir les diverses barrières qui s'opposent à la diffusion, en toute liberté, en toute facilité et sans aucune déformation, de l'information et du savoir entre les nations et aussi de s'assurer qu'elles seront réduites ou, si possible, supprimées. C'est là cependant un travail d'ordre essentiellement négatif. L'Unesco doit aussi profiter de la force d'inspiration que lui vaut un dessein d'ordre positif. Et ceci, comme le dit Grierson*, doit dépendre du caractère indivisible des questions qui intéressent les individus qui peuplent le globe. "A parcourir le monde, on s'aperçoit que, alors que les pays diffèrent entre eux dans leur façon de s'exprimer et dans leur parler local, ils sont tous identiques à un certain égard. Nous sommes tous divisés en groupes d'individus qui s'intéressent à des questions spécialisées et, au fond, nous nous intéressons tous aux mêmes questions. Partout, on trouve les mêmes groupements essentiels. Voici par exemple un groupe qui s'intéresse à l'urbanisme, ou à l'agriculture, ou à la sécurité dans les mines, ou à la philatélie. Quelle que soit la langue qu'ils parlent, ils parlent le langage commun à l'urbanisme, à l'agriculture, à la sécurité dans les mines et à la philatélie." Les points d'intérêt sont

* "Grierson on Documentary," *ed.* F. Hardy—Londres, 1946, pages 165, 231.

indivisibles et sortent par suite du cadre national—et, ajouterons-nous, les besoins humains aussi, des besoins élémentaires tels que le ravitaillement et le logement jusqu'aux besoins plus raffinés, mais peut-être moins fondamentaux, tels que le besoin de se cultiver ou celui d'ordre affectif ou spirituel.

Pour le moment, avant tout autre sujet d'intérêt et tout autre besoin, se place le besoin de paix et l'intérêt que, dans chaque pays, de vastes groupements portent à l'établissement de la paix. Ce n'est pas en nous contentant de prêcher la paix que nous parviendrons à grand chose. Nous pouvons faire beaucoup par des moyens détournés, en prouvant que sujets d'intérêt et besoins dépassent le cadre des frontières nationales, et en édifiant un monde où existe vraiment la coopération internationale et où elle contribue à assurer une santé meilleure, un travail permanent, un ravitaillement convenable, la sécurité et le confort des voyages, la diffusion du savoir. Pourtant, en fin de compte, nous pouvons faire beaucoup plus si nous arrivons à proposer à chacun, de par le monde, une philosophie de l'existence qui soit d'une nature simple et positive et l'incite à l'action—à une action concertée et non plus éparpillée—au lieu de l'apathie, du pessimisme ou du cynisme qui sont si répandus de nos jours.

Je suis sûr que cela est faisable si l'on s'en donne la peine. Il nous faut brosser l'arrière-plan scientifique, montrant la réalité du progrès humain dans le passé et ses possibilités de développement ultérieur dans l'avenir, rappelant aux hommes qu'un brusque recul comme la guerre, et les répercussions qu'elle entraîne, n'est que temporaire et ne constitue qu'un incident entre beaucoup d'autres dans l'histoire et que cependant aucun d'entre eux ne s'est opposé à cette marche séculaire vers les sommets. Rappelant aux hommes également que, selon tous les critères valables, l'humanité n'en est pas à sa jeunesse mais encore à sa jeunesse et que, pratiquement, elle a encore devant elle une vie illimitée. Montrant par des exemples concrets que les découvertes scientifiques ont enfin permis de satisfaire les besoins fondamentaux de l'humanité tout entière, fournissant ainsi une base sur laquelle s'appuyer pour édifier une superstructure qui soit plus proche de ce que désire le cœur. Rappelant aux gens que l'un des besoins essentiels de l'humanité, c'est le besoin de donner, le besoin de se vouer à quelque chose d'autre que le moi, le besoin de servir et d'aimer autrui, si bien que se concentrer sur l'assouvissement des besoins égoïstes signifiera inachèvement et insatisfaction. Montrant aussi, et toujours par des exemples concrets, que le progrès n'est pas automatique ou inévitable, mais qu'il dépend d'un choix, d'une volonté et d'un effort de la part de l'être humain. Prenant les techniques de la persuasion, de l'information et de la véritable propagande que nous avons appris à utiliser, dans le cadre de la nation, à des fins guerrières, et les forçant, de propos délibéré, à s'appliquer, dans le cadre international, aux tâches de la paix, et, si c'est nécessaire, les utilisant, comme on l'envisage ici, pour surmonter la résistance de la masse innombrable à un changement souhaitable. Utilisant le

théâtre pour montrer que le réel et l'art constituent une méthode grâce à laquelle, pour reprendre les paroles de Sir Stephen Tallent, "la vérité devient une chose qui frappe et un principe vivant d'action" et visant à susciter cet effort concerté qui, pour citer encore une fois Grierson, requiert un arrière-plan de foi et un sens de la destinée. Il faut que cela constitue une philosophie des masses, un credo des masses et il est impossible d'y parvenir sans avoir recours aux Organes d'Information des masses. L'Unesco, dans la presse du travail de détail qui l'accable, ne doit jamais perdre de vue ce fait capital.

L'autre tâche essentielle de l'Unesco, en ce domaine, aura trait à l'emploi de l'Information des Masses pour encourager l'éducation, la science et la culture, pour elles-mêmes. Considérée sous cet angle, l'Information des Masses tombe dans la même catégorie générale que les bibliothèques et les musées, dans la catégorie des moyens au service des activités supérieures de l'être humain—moyens qui offrent de nouvelles facilités techniques à l'homme de science, à l'artiste et à l'éducateur. Dans ce domaine, l'Unesco aura quantité de travail de détail à accomplir. En admettant les services que pourront rendre à l'éducation, à la science et à la culture les Organes d'Information des Masses—particulièrement le livre et la revue pour ce qui est de la littérature et de la diffusion des idées ; les quotidiens, les hebdomadaires et la radio pour ce qui est de la diffusion des nouvelles et des informations ; le film documentaire en tant que moyen de faire l'éducation du public ; la radio dans l'accroissement de l'intérêt porté à la musique et dans le relèvement du niveau musical—il n'en restera pas moins vrai que ces organes ont aussi fait beaucoup de mal, contribuant à rendre le goût vulgaire, à faire baisser le niveau intellectuel, à esquiver les véritables problèmes, à créer de faux idéals. L'abîme qui sépare le possible du réel est souvent trop profond ; et il est du devoir de l'Unesco de veiller, dans tous les domaines qui sont de son ressort, à ce que cet abîme soit comblé. Les questions de technique et de tactique qu'implique la réalisation d'un tel dessein sont complexes et difficiles à démêler ; et chaque organe d'information des masses en aura de différentes : toutefois, il est inutile d'en entreprendre l'étude pour l'instant.

L'une des tâches que l'Unesco doit nécessairement entreprendre, c'est une étude des effets réels de la radio et du film sur les peuples illettrés jusqu'ici isolés du courant général de la pensée. Pour l'instant, on ne sait encore rien de bien précis là-dessus ; pourtant, il nous faut posséder des données sérieuses, si nous voulons faire le meilleur usage possible de ces méthodes révolutionnaires. Ainsi, il existe deux tâches pour la Section d'Information des Masses de l'Unesco : une tâche d'ensemble et une tâche de détail. La tâche de détail consiste à s'assurer au maximum le concours de la presse, de la radio et du cinéma, pour les mettre au service de l'enseignement à l'école, de l'éducation des adultes, de la science et du savoir, de l'art et de la culture. La tâche d'ensemble consiste à s'assurer que ces organes servent à la fois à favoriser la

compréhension mutuelle des nations et des civilisations et à encourager le développement d'une conception commune à toutes les nations et à toutes les civilisations.

CONCLUSION

Il ne reste que peu à dire pour conclure, mais ce qui reste est important. Le voici : la tâche qui incombe à l'Unesco est nécessaire, elle vient à son heure et, malgré la multiplicité des détails, elle est une.

Cette tâche est d'aider à la naissance d'une culture mondiale unique, possédant en propre une philosophie, un arrière-plan d'idées et un vaste dessein. Cette tâche vient à son heure, car c'est la première fois dans l'histoire que l'on possède le dispositif et le mécanisme permettant de donner une unité au monde, et c'est aussi la première fois que l'homme possède les moyens (sous la forme des découvertes scientifiques et de leurs applications) de jeter les bases indispensables au minimum de prospérité matérielle nécessaire à l'espèce humaine tout entière. Et cette tâche est nécessaire car, à l'heure actuelle, deux philosophies de la vie s'affrontent, l'une venue de l'Ouest, l'autre de l'Est, et elles n'entravent pas seulement la réalisation de l'unité, mais elles menacent même de devenir les foyers d'un véritable conflit.

On peut qualifier ces deux philosophies, en les opposant, de supnationales, y voir l'individualisme contre le collectivisme, la conception américaine de la vie contre la conception russe, le capitalisme contre le communisme, le christianisme contre le marxisme, ou encore une autre demi—douzaine de possibilités. Le fait de leur opposition demeure, tout comme demeure cet autre fait : autour de chacune de ces philosophies se cristallisent les vies, les pensées et les aspirations de centaines de millions d'êtres humains. Peut-on éviter ce conflit, concilier ce qui est opposé, résoudre cette antithèse en une synthèse plus élevée ? Je suis persuadé, non seulement que cela peut se réaliser, mais aussi que, par suite de l'inexorable dialectique de l'évolution, cela *doit* se réaliser, mais je ne sais si cela se réalisera avant ou après une autre guerre. Etant donné qu'une autre guerre serait si effroyable qu'elle ferait reculer l'humanité de plusieurs siècles, je suis convaincu que la réalisation de cette synthèse, assez rapidement pour prévenir une guerre ouverte, est une tâche qui doit constituer l'objectif primordial de l'Unesco.

En cherchant à atteindre ce but, nous devons éviter tous les dogmes quels qu'ils soient, nous devons les jeter par dessus bord, qu'il s'agisse d'un dogme théologique, marxiste, philosophique ou de toute autre forme de dogme : l'Orient et l'Occident ne peuvent se mettre d'accord sur les fondements de l'avenir s'ils se contentent de se lancer l'un à l'autre les idées fixes du passé. Car c'est bien là la définition du dogme : la cristallisation de quelque

système d'idées ayant dominé une certaine époque. Il se peut, évidemment, qu'un dogme cristallise des expériences éprouvées et valables ; mais, dans la mesure où c'est un dogme, il le fait d'une manière rigide, sectaire, intolérante. Ce que, faute d'un terme plus approprié, j'ai appelé "doctrine", peut aussi représenter des expériences valables ; mais elle peut être flexible, capable de croissance, de développement et de révision. Certains dogmes peuvent représenter un passé plus récent que d'autres, mais ils n'en restent pas moins rigides, et, à cause de cela, dangereusement périmés, incapables de réconciliation avec des systèmes différents. Si nous devons aller de l'avant, il nous faut "décristalliser" nos dogmes.

Ces deux philosophies opposées d'aujourd'hui diffèrent essentiellement sur un point : le rapport entre l'individu et la communauté. Mais cette seule différence capitale entraîne des différences dans tous les domaines dont l'Unesco doit s'occuper ainsi que dans bien d'autres. Elle engendre des pratiques et des doctrines morales différentes, des méthodes d'enseignement différentes, des conceptions différentes du rôle de l'art dans la société, des systèmes économiques différents, des façons différentes de faire entrer la science dans la vie nationale, des interprétations différentes des libertés humaines fondamentales, des conceptions différentes des possibilités et des limites de la coopération internationale.

Je suis persuadé que ces différences peuvent, en principe, être conciliées, bien que si on les laisse prendre la forme de dogmes, se concrétiser dans de rigides systèmes sociaux et se traduire en termes de politique et de puissance, il est certain qu'elles deviendront inconciliables et conduiront au conflit armé. Elles peuvent être conciliées dans le cadre d'un humanisme évolutionniste, tel que celui que j'ai esquissé dans les chapitres d'introduction, un humanisme qui, tout en reconnaissant le plein développement de l'individu comme le but essentiel et le critère de tout progrès à venir dans l'évolution, reconnaît l'organisation appropriée de la société comme le mécanisme indispensable à ce progrès.

En d'autres termes, la société comme telle ne comporte pas de valeurs comparables à celles que recèlent les individus ; mais les individus n'ont un sens que par rapport à la communauté humaine (bien que cette communauté transcende la nation à la fois dans le temps et dans l'espace) et ne peuvent arriver à un plein épanouissement que s'ils transcendent leur individualité, en permettant l'interpénétration de leur moi et d'autres réalités, y compris les autres individus. Ainsi, le problème n'est pas un problème de métaphysique ou de dogme, mais un problème essentiellement pratique : comment adapter au mieux, ou plutôt comment concilier, les exigences de deux ensembles concrets de réalités : les êtres humains individuels et les organisations sociales humaines.

En conséquence, je suis persuadé que l'on peut aborder la question de cette conciliation de deux côtés différents. On peut l'aborder d'en haut et de l'extérieur, en tant que problème intellectuel et question d'accord de principe. On peut également l'aborder

d'en bas et de l'intérieur, en tant que problème pratique et question d'accord par l'action. Potentiellement, le monde est un et, dans toutes ses parties, les besoins de l'homme sont les mêmes : le comprendre, en avoir la maîtrise et en jouir. Tout ce que peut faire l'Unesco pour satisfaire ces besoins, en encourageant l'éducation, la science et la culture, constituera un pas en avant vers un mode de vie et une conception de la vie unifiés, une contribution à l'élaboration de la philosophie unifiée dont nous avons besoin.

Enfin, je suis persuadé qu'une organisation telle que l'Unesco, qui a la double charge d'encourager à la fois les activités supérieures de l'homme et leurs applications pratiques, cela à l'échelle internationale, est placée mieux que tout autre pour aborder le problème de cette double manière et pour accélérer le processus nécessaire de conciliation.